

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

“C'est par son caractère national et son goût du terroir qu'une littérature est grande et respectable. Ce n'est qu'alors qu'elle passe du niveau d'exercice d'école à celui d'expression de l'âme d'un pays.”

C.-A. HENRY,
Ministre de France au Canada.



(Photo Canadian Airways Ltd.)

Cliché de la Revue Populaire.

UN AVION EMERGEANT DES NUAGES, AU-DESSUS DE QUEBEC.

Réfrigération

Electrique



Faites un placement dans
une

GLACIÈRE

ÉLECTRIQUE



Elle se paye par elle-même
en aliments conservés
et en
commodité.

REDIGER son TESTAMENT

est la chose la plus importante de la vie

Avez-vous pensé au vôtre?

Consultez-nous



Société d'Administration et de Fiducie

Administratrice et fiduciaire

5 est, rue St-Jacques, - MONTREAL

72, Côte de la Montagne, - QUEBEC

IMMEUBLES CREDIT FONCIER

FRANCO-CANADIEN

Une
Brique
de Tuf.



12
Nuances
diffé-
rentes.

La
Frontenac

Nos briques sont fabriquées de tuf pur contenant en même temps les éléments chimiques qui, en se décomposant par la cuisson, leur donnent ces tons riches et veloutés.

Brique Rustique — Brique Commune
Terra Cotta

Cotations et échantillons Gratis sur Demande

BRIQUE FRONTENAC, Limitée

140, rue St-Jean, QUEBEC

TEL.: 2-0980

P.-A. GALARNEAU, - Gérant-Général

LE LAIT PUR



de saveur douce et agréable, est le bien des enfants, pourvu qu'il soit

CLARIFIÉ

ET

PASTEURISÉ

Protégez votre famille et tous ceux qui vous sont chers en demandant toujours la

MARQUE

FRONTENAC

LAIT, CREME,

BEURRE,

CREME GLACEE

Fournisseurs de la Goutte de Lait et du Château Frontenac.

La Laiterie Frontenac Limitée

142, de l'Église,

QUÉBEC

Tél. 7175 - 7176

CHARLES DELAGRAVE

Notaire de la Cité de Québec

EDIFICE SUN TRUST

132, St-Pierre,

Tél.: 2-1912

LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

5, rue Vallière,

-:-

Téléphone: 4-4551

ADMINISTRATION:

M. Eudore Caron
Président

Mlle G. Caron
Secrétaire

BUREAU:

5, rue Vallière

QUÉBEC.

REDACTION:

ALPHONSE DESILETS
Président.

G.-E. MARQUIS
Gérant.

Autres membres:

DAMASE POTVIN
J.-H. PHILIPPON

PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, 5, rue Vallière, Québec.

COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.

LA CAISSE D'ECONOMIE

de
NOTRE-DAME
de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La
seule Banque
d'Epargne à
QUEBEC

Sommaire

	Pages
Message du président, <i>J.-H. Philippon</i>	2
D'un mois à l'autre, <i>Damase Potvin</i>	3
Elections, <i>G.-E. M.</i>	5
Chez nos poètes, <i>G.-E. M.</i>	6
A l'Ecole des Beaux-arts de Qubec, <i>A. Désilets</i>	7
Au jardin des lettres	8
La France et le désarmement, <i>Henri Perrault</i>	10
Le Jardin Zoologique de Québec, <i>L.-A. Richard</i>	12
Montréal à 90 milles de Québec, <i>Lorenzo Masson</i>	14
La Côte-Nord, <i>Auguste Galibois</i>	17
L'écho musicale et artistique, <i>J.-H. Philippon</i>	19

L'Expérience de vingt siècles

"J'estime que dans la famille, comme dans l'Etat, la meilleure source de richesse est l'économie", disait Cicéron. L'expérience de vingt siècles confirme cette vérité. Faites-en votre profit. L'épargne et le placement méthodiques vous assureront l'indépendance. Mettez de côté régulièrement l'argent dont vous n'avez pas besoin tout de suite. Ouvrez un compte d'épargne à la:

**BANQUE
CANADIENNE
NATIONALE**

Actif,

\$146,000,000

**13 SUCCURSALES A
QUEBEC**

*Notre personnel est
à vos ordres.*

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUEBEC

Vol. XIV No. 7

— BUREAU, 5, Rue Vallière, QUEBEC —

DECEMBRE 1932

Messager du président

Quelques jours encore, et l'année 1932 ne sera plus qu'un souvenir... Un souvenir s'ajoutant à mille autres... à mille autres souvenirs dont l'assemblage forme cette triste réalité, qu'on appelle le Passé ! ...

1932, un souvenir ! ...

Heureux, pour ceux des nôtres qui vécurent en 1932 une année sans deuils cruels, sans épreuves accablantes, sans inquiétudes sérieuses. Pour les autres, pour ceux que l'amertume aura désolés ou meurtris, souvenir pénible, que celui de 1932 !... Ayons une pensée de sympathie pour ces derniers...

Les humains se partagent ainsi la vie, — joies pour les uns, tristesses pour les autres, — la vie qui fuit d'un pas rapide et que rien n'arrête ! Une récompense leur est promise là-haut, s'ils savent offrir joies et douleurs au grand Dispensateur de tous biens. Offrons-lui 1932.

Et regardons 1933, avec plus de confiance. Pour l'instant, 1933, c'est l'espérance !... N'a-t-on pas prédit, pour 1933, la fin de la crise économique ? Puissent-ils avoir vu clair, une bonne fois, ces grands économistes, aujourd'hui prophètes de bonheur !...

L'ouvrier retournerait au travail de chaque jour... Cesserait alors cette chose démoralisante... qu'on appelle le chômage !...

Le cultivateur reprendrait avec plus d'ardeur les mancherons de sa charrue ; ...

L'industriel, activant toutes ses machines, distribuerait des salaires plus rémunérateurs et des emplois plus stables ; ...

Le marchand trouverait quelques profits à tenir ouvert son établissement ; ...

Les sociétés de bienfaisances, les cercles ou groupements intellectuels verraient grossir le nombre de leurs membres, et partant justifieraient par des œuvres plus nombreuses les raisons de leur existence ; bref, tout irait pour le mieux, comme dans le meilleur des mondes, si 1933 nous apportait la fin de la crise ! Pourquoi ne serait-ce pas là notre vœu le plus général... à l'occasion de la nouvelle année ?

Le bonheur de tous, mais, ce serait le bonheur de chacun d'entre nous ?... Oui, avec tant d'autres, nous formulons ce vœu, et nous demandons à Dieu de l'entendre...

Quant à notre Société, nous lui souhaitons le progrès. Nos devanciers l'ont placée sur cette voie. Puissions-nous continuer avec autant de résultats pratiques les œuvres qu'ils ont par elle entreprises avec tant de succès. Elle doit à tout prix, par les arts, les sciences et les lettres, faire sa part de bien, en continuant sa course vers le Beau et le Vrai.

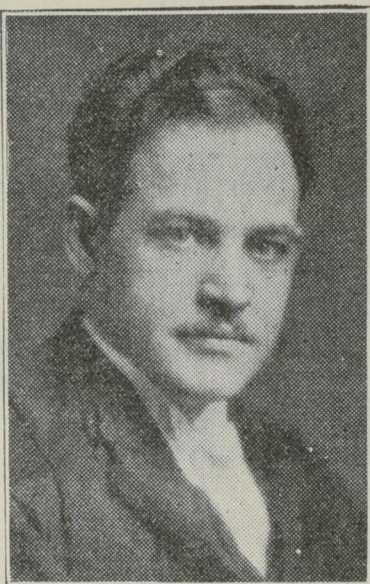
Pour cela, la Société compte sur l'active collaboration de tous les Directeurs, et sur celle de ses membres. Jusqu'ici la faveur du public ne lui a pas fait défaut ; ce qui lui est un précieux encouragement.

En terminant, nous souhaitons que 1933 soit pour tous une ère nouvelle de santé, de prospérité et de succès.

Et pour nos Directeurs et nos membres, nous reprenons cette bonne vieille formule du terroir, très en honneur, jadis, et encore toute pleine de sens : "bonne et heureuse année et le paradis à la fin de vos jours"...

J.-Horace PHILIPPON,

Président.



J.-H. PHILIPPON, Avocat.

Président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, 1er Vice-Président du Jeune Barreau.

D'UN MOIS A L'AUTRE

Le quinzième anniversaire de la Société des Arts, Sciences et Lettres. — Pour garder la physionomie française de notre province. — Comment se fonde une nouvelle paroisse. — L'épidémie annuelle de la "mortalité infantile" dans nos jeunes peuplements forestiers.

Par Damase POTVIN

La Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec célèbre présentement le quinzième anniversaire de sa fondation. Elle a été fondée en 1917 par trois journalistes. Les premières années de cette société qui compte actuellement 145 membres ne furent pas toujours souriantes et l'on ne vit pas, à l'aube de chacune d'elles, les classiques doigts de rose ent'ouvrir les rideaux de ses matins. Des brouillards s'étendirent souvent, opaques et opiniâtres, et elle vécut des moments où ses fondateurs désespéraient de revoir le soleil. Mais des rayons percèrent à plusieurs reprises et brillèrent d'un éclat réjouissant encore qu'ils furent pour la plupart de courte durée. Il vint même un soir où un nuage qu'en langage astronomique on appelle Cumulus et que les astronomes de la finance nomment généralement Banqueroute apparut au fond de l'horizon de la Société. Mais la crise passa et aujourd'hui, sans que Le Pactole coule dans le trésor de la Société, cette dernière peut parfois se permettre une sieste sur ses lauriers.

Car la Société des Arts, Sciences et Lettres a déjà à son actif beaucoup d'oeuvres dont elle a droit d'être fière. Il serait trop long de les énumérer. Signalons-en simplement quelques-unes.

C'est la Société des Arts, Sciences et Lettres qui, en 1918, à élevé à Péribonka, Lac Saint-Jean, le mausolée à la mémoire de Louis Hémon, l'immortel auteur de "Maria Chapdelaine" et qui est, depuis, l'attraction principale des touristes qui visitent la région.

Elle a fondé également en 1918 la revue LE TERROIR, cette revue littéraire et illustrée qui traite exclusivement des choses de chez nous et qui a traversé heureusement jusqu'à présent la crise qui a pourtant fauché tant d'autres publications.

C'est encore cette société qui a fondé l'Association des Guides Historiques Diplômés qui fut la première du genre au Canada donnant ainsi l'exemple à Montréal et à Trois-Rivières. Ce sont ses directeurs qui se font, chaque année, les professeurs des Guides Historiques dont une moyenne de trente se présentent, chaque printemps, aux examens oraux et écrits pour l'obtention du diplôme de rigueur qui est reconnu officiellement par les autorités municipales. Elle a fondé également l'Association des Chanteurs de Québec où se recrutent les meilleurs artistes de Québec.

C'est la Société des Arts, Sciences et Lettres, pourrions-nous ajouter, qui a lancé, en premier lieu, l'idée de la construction d'un édifice municipal pouvant contenir une salle de théâtre, de conférences et de conventions, la bibliothèque de l'Institut, une salle de lecture publique et diverses salles pour les sociétés patriotiques et artistiques de la ville et qui vient d'être entièrement réalisée dans le Palais Montcalm. C'est elle qui, depuis plus de dix ans, organise, durant la semaine de l'Exposition Provinciale, des exhibitions de beaux-arts qui ont toujours été couronnées de succès. Elle a aussi lancé

plusieurs concours littéraires. En 1926, elle était l'instigatrice d'une magnifique démonstration en l'honneur des plus anciennes familles du district de Québec et c'est elle qui a marqué, par une autre démonstration littéraire et musicale, le cinquantenaire de la mort de notre poète national Octave Crémazie, en 1930. Elle fut invitée, un jour, par les autorités du Canadien Pacifique, à choisir pour les salles du nouveau Château Frontenac des noms appropriées historiques comme aussi à donner des noms également historiques à de nouvelles rues de Québec.

Et que de résolutions passées par les directeurs en faveur de mouvements patriotiques et autres : résolutions d'encouragement et de félicitations à l'adresse de ceux des nôtres qui se distinguent dans les diverses sphères où ils agissent. C'est ainsi que, ces jours derniers, elle appuyait avec énergie le mouvement lancé en faveur de la nomination d'un commissaire général du tourisme pour la province de Québec. Enfin, ajoutons qu'elle vient de lancer un grand concours en faveur des beaux noms français à donner à nos hôtels de la province afin de garder la physionomie française de notre province, seul aspect qui peut intéresser les touristes.

Dans ce sommaire exposé de l'oeuvre de cette active société, malgré des difficultés qui, sans croître ni s'atténuer, en dépit de ressources souvent précaires, cette société a pu assurer sa marche, se développer, augmenter le nombre de ses membres, agrandir son champ d'action. C'est qu'elle a toujours fait en sorte de garder, en tout et toujours, la plus sereine indépendance, la persévérance la plus tenace comme le plus notoire esprit de travail. Tout cela est soumis à bien des traverses que la Société a pu franchir. La loyauté de son programme et les préoccupations purement patriotiques qui seules guident la société sont la garantie de l'efficacité et de la survivance de son oeuvre.

* * *
* *

A bien observer, il y aurait présentement dans la province comme une sorte de réveil de l'esprit national pris de panique devant la vague d'américanisation et d'anglicisation qui déferle, menaçante, à travers notre Canada Français et qui nous engloutira infailliblement si nous n'y mettons obstacle. On a vu qu'à la dernière réunion de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, il a été décidé d'user de tous les moyens possibles pour obtenir une plus juste représentation de l'élément canadien-français dans le fonctionnarisme fédéral; à établir des relations plus étroites et plus suivies entre les membres de la grande famille française en Amérique; à promouvoir un usage plus général du français. Voilà assurément d'heureuses initiatives que la population entière

de notre province devrait encourager de toutes ses forces.

Dans notre ville de Québec, la ville aux trois quarts françaises, comme l'on se plaît à l'appeler, la situation sous ce rapport est véritablement déplorable, à tel point qu'un étranger en arrivant chez nous, du premier coup d'oeil, se croirait dans une ville américaine et ce fut, comme il le rapportait tout récemment dans une belle conférence, la prime impression de M. Raoul Blanchard, professeur de géographie aux Universités de Grenoble et d'Harvard. Heureusement qu'un séjour plus prolongé parmi nous corrige cette déprimante impression. En un mot notre ville, comme toute notre province, perd de jour en jour, sa physionomie française. C'est pourtant ce qu'il s'agit coûte que coûte de maintenir et de développer. Aux sociétés nationales appuyées des corps publics de voir à redresser l'erreur monumentale que nous allons commettre, nous dirions le crime que nous perpétons, inconsciemment il est vrai, mais dont nous serons coupables quand même aux yeux de l'histoire.

Après le beau mouvement lancé par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, voici celui de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec qui a déclanché, au début du mois, dans les journaux d'abord, en décembre, puis par la radio, au mois de janvier, une campagne en faveur du bilinguisme des enseignes commerciales dans nos principales rues et en faveur des noms français des hôtelleries de la province. Déjà la Société a l'adhésion de plusieurs corps publics importants, de sociétés influentes et de personnages dont le prestige aidera beaucoup à la réalisation des objets poursuivis dans cette double campagne. On aimera à lire, en effet, les lettres écrites à ce sujet par S. E. Mgr Omer Plante, Auxiliaire de Québec, par Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval, par l'hon. M. L. A. Taschereau, premier ministre de la province et par d'autres personnages religieux et civils qui appuient énergiquement cette patriotique et opportune campagne.

Dans cette campagne, il y a surtout l'apathie à secouer et l'indifférence à combattre. La bonne volonté, heureusement, ne manque pas. Il y a aussi les habitudes à reformer, enfin, les bonnes intentions à redresser et la bonne foi à corriger dans de grossières erreurs. La Société des Arts, Sciences et Lettres va entreprendre sa première campagne, celle qui a trait aux bilinguisme des enseignes commerciales à Québec dans deux des principales rues de la ville, les rues Saint-Jean et Saint-Joseph. Elle ont bien besoin d'être épurées de la façon que l'on veut, ces pauvres rues dans lesquelles on lit, sans exagération, quatre-vingt-dix pour cent d'enseignes exclusivement anglaises pour une population aux plus des trois quarts exclusivement française. C'est une monstrueuse anomalie, une insulte continuelle à notre race; nous oserions dire que c'est là une goujaterie nationale de notre part. A chacun donc dans ces pénibles circonstances d'emboîter le pas derrière ces sociétés qui ont assez de courage pour s'attaquer, avec les faibles moyens dont elles disposent, au monstre qui nous menace.

* * *
* *

Nous allons revenir aux scènes pastorales du temps de nos ancêtres et nous verrons, dans certains centres de colonisation, nos nouveaux colons, anciens chômeurs des villes, accomplir les différents travaux de la terre

avec des attelages de boeufs, ces bons grands boeufs marqués de roux, au pied solide, à l'échine nerveuse et aux bons grands yeux doux, mélancoliques, qui traînent la charrue ou le charriot avec une sorte de lenteur active.

On annonce, en effet, que le département de l'Agriculture et le comité central du chômage vont procurer aux nouveaux colons que l'on place sur des terres neuves des boeufs au lieu de chevaux. Et ces nouvelles paroisses que sont en train de fonder ces anciens chômeurs industriels des villes n'en présenteront désormais que plus de pittoresques. Nous avons eu l'occasion, naguère, de visiter une de ces paroisses en herbe. Alors, tout allait bien et nous ne croyons pas que cela soit bien changé. Cette année-là, au début de mai, un coin du nord-ouest de la vallée du lac Saint-Jean était littéralement couvert de bois, d'aulnes, de rochers et de "ferdoches". Rien de la vie ordinaire des choses de la campagne. "Ni chemins ni chemines", comme disent nos gens. Aucune trace d'habitation ni de culture que ce soit : la forêt !

Quatre mois après : un "rang double", un beau chemin avec, de chaque côté, de proprettes maisonnettes de bois blanc, toutes s'élevant au centre d'un défrichement. Dans ce petit coin, l'on comptait alors quarante-sept de ces habitations et un mois plus tard, il y en avait soixante-dix. C'était le début d'une nouvelle paroisse et c'était l'oeuvre de la nouvelle colonisation née du chômage industriel. C'était un exemple de ce que faisaient les gouvernements pour enrayer le chômage dans les villes en favorisant le retour à la terre.

Ce que nous venons d'esquisser à grands traits, c'est ce qui se passait, l'année dernière, dans un canton du nord-ouest du Lac Saint-Jean, l'une des zones affectées spécialement dans le temps à l'établissement des chômeurs qui désireraient se fonder un nouveau foyer sur une "terre neuve"; et ce qui se passait là était l'image de la vie que l'on menait et que l'on mène encore dans d'autres coins de la forêt québécoise, au Lac Saint-Jean, au Témiscamingue, à Témiscouata, en Abitibi et ailleurs. Dans le seul nord-ouest du Lac Saint-Jean, au cours de l'été dernier, près de cinq cents familles de chômeurs venues des petits centres industriels de la province se sont établies et la plupart y sont restées. Cet établissement a coûté au gouvernement \$210,000, mais il avait une valeur de \$300,000.

Nous avons eu alors l'occasion d'étudier sur place les bienfaits de la politique établie dans le but de venir en aide aux chômeurs en les établissant sur des terres. En voici un exemple :

C'est une famille dont le chef a été soudain privé de travail; il a voulu se fonder un nouveau foyer et on lui a donné un lot en "bois debout". Dès le mois de mai, il est allé l'occuper avec ses deux fils également sans travail. Tous trois ont vécu, tout d'abord, sous la tente pendant qu'ils travaillaient aux premiers acres de défrichement pour chacun desquels ils obtenaient une prime de \$15.00. Puis, ils ont retiré la prime de labour, celle de résidence etc, enfin, une prime spéciale. On leur a fourni gratuitement le grain nécessaire aux premières semences. Pendant ce temps on construisait également la maisonnette afin de faire venir le reste de la famille. On leur a fourni le bois nécessaire à cette construction. Puis les deux garçons se sont engagés à \$2.00 par jour à la construction du chemin qui passe devant l'habitation. A la fin de l'été la famille arrive et s'installe confortablement. On abandonne la tente. Quatre mois après le premier coup de hache sur le lot, la maison est terminée, le défrichement a reçu trente-deux minots de

grain et quatre minots de patates. On a un cheval et une vache. L'abri est assuré de même que la nourriture. Cette famille qui, au début de mai, commençait à souffrir de la faim, au mois de septembre avait sa vie assurée et était définitivement établie sur une bonne terre. Elle était sauvée. Et il en était comme cela de près de cinq cents dans la seule région du Lac Saint-Jean.

* * *

* *

L'hiver étant tout à fait venu et Noël approchant, va commencé l'éternelle expédition des arbres de Noël canadiens aux Etats-Unis. Encore cette année, très probablement, car rien ne saurait empêcher la coutume, plusieurs millions de petits sapins ont été coupés chez nous et expédiés aux Etats-Unis pour satisfaire aux exigences du terrible Santa Claus américain qui nous semble avoir des goûts beaucoup plus dispendieux que le nôtre qui, il est vrai, se partage la besogne avec le Petit Jésus.

Il serait curieux de savoir combien, par exemple, dans le cours des dix dernières années, la forêt québécoise a vu de ses jeunes arbres sacrifiés au Bonhomme Noël américain en même temps qu'au nôtre. D'amères critiques ont été faites, naguère, contre cette hécatombe annuelle des plus jeunes arbres de nos forêts.

Ces arbres sont, on le sait, en général, de petits arbres bien venus, forts, vigoureux, pleins de sève et en pleine croissance. Au plus fort de leur vie on les soumet à d'affreuses razzias. Ils sont fauchés en pleine floraison, dans la prometteuse adolescence, à l'âge où probablement ils rêvent de devenir de beaux grands arbres qui rendront à l'industrie les précieux services que rendent leurs aînés.

Nous n'avons pas présentement sous les yeux de statistiques officielles sur les importations canadiennes d'arbres de Noël aux Etats-Unis mais nous savons que ces arbres se chiffrent, chaque année, à plusieurs millions à New-York seulement et que le nombre annuel de ces arbres représente près d'un quart de million de dollars. Et la plus grande partie de ces arbustes vient du Canada. On estime même que l'on emploie, de l'autre côté des frontières, chaque année, dix millions d'arbres de Noël et la part du Canada est fixée annuellement entre trois et quatre millions. Sur ce nombre la province de Québec n'en fournirait pas moins de deux millions. On sait que ces exportations sont permises du moment qu'elles se font de districts que le ministre de l'agriculture du Canada a déclarés exempts d'insectes destructeurs.

Que doit-on penser de cette sorte de "mortalité infantile" dans nos jeunes peuplements forestiers du Canada? D'abord, il serait assez difficile d'abolir la coutume qui force à employer ces jeunes arbres pour la distribution aux enfants des cadeaux de Noël à cet agent général des parents qui a pris le nom de Santa Claus. Entre nous, notre Petit Jésus qui régnait autrefois dans ce domaine, était beaucoup moins exigeant et bien moins dispendieux. Il se contentait de souliers et de bas de laine qui servaient encore par la suite.

Mais n'y aurait-il pas moyen de pratiquer la coupe des arbres de Noël d'une façon moins barbare? Que l'on ait l'oeil surtout sur ceux qui pratiquent le commerce de gros de ces arbustes. Et puis ceux qui les coupent et les vendent aux agents américains pour des sommes ridicules, — six sous l'arbre en moyenne alors qu'ils se détaillent, aux Etats-Unis, de \$1.50 à \$3.00. — agissent-ils toujours selon les sages instructions données par ceux qui sont en charge de la protection de nos forêts aussi bien contre le "monstre rouge" que contre les a-

bus de la coupe dérégulée? Ces centaines de fagots d'arbustes qui traversent, pendant tout le mois de décembre, les frontières, ne sont-ils pas, la plupart du temps, le résultat de coupes inconsidérées sur les propriétés de la Couronne comme sur les propriétés privées? Il serait donc à souhaiter que l'on chargeât de la coupe en gros de ces jeunes arbres des bûcherons qui savent suivre les méthodes modernes que l'on doit pratiquer dans la taille et l'émondage des jeunes peuplements forestiers.

Et maintenant, la crise va-t-elle affecter, cette année, l'industrie — car c'en est une, — des arbres de Noël? Très probablement. Car dans bien des familles où, le matin de Noël, se dressait, chaque année, l'arbre joliment orné et illuminé, on cherchera en vain sur la table, hélas! les mets traditionnels de la joyeuse fête universelle.

ÉLECTIONS

Le 4 du mois de novembre dernier, conformément à la charte qui la régit, la Société des Arts, Sciences et Lettres tenait son assemblée annuelle. Nous en avons publié le rapport dans le numéro de novembre du "Terroir".

Nous tenons à faire connaître ici le résultat de l'élection des directeurs, qui a suivi la lecture du rapport général de l'archiviste.

Président : M. J.-H. Philippon; 1er vice-président, M. Jos.-S. Blais; deuxième vice-président, M. L.-P. Morin; archiviste, M. Damase Potvin; secrétaire, M. Hector Faber; trésorier, M. G.-E. Marquis; conseiller légiste, M. Jean Blais; vérificateurs: MM. Léopold Christin et Jean-Marie Lachance; directeurs: MM. G.-E. Marquis, L.-P. Morin, René Chaloult, Dr. J.-E. Bernier, Georges Morisset, Eugène L'Heureux; aussi les anciens présidents suivants: MM. Narcisse Savoie, Alphonse Désilets, Lorenzo Auger, J.-Eugène Corriveau, Ernest Légaré.

Nous sommes heureux d'offrir, à cette occasion, nos félicitations au nouveau président et de l'assurer de nos vœux les meilleurs pour l'année sociale qu'il va figurer. Depuis qu'il est entré dans la Société, en 1927, M. Philippon a donné maintes preuves non seulement de son activité, de son dévouement et aussi de son esprit perspicace et patriote. Nous savons qu'il laissera des oeuvres derrière lui lorsqu'il quittera la présidence.

Les lecteurs qui consulteront la chronique mensuelle "D'un Mois à l'Autre", de notre archiviste quasi perpétuel, M. Damase Potvin, verront comment il y résume brièvement quelques-unes des activités de notre Société depuis sa fondation, il y a quinze ans. "Le feu de paille" que devait durer cette fondation menace de s'éterniser et les critiques des mauvaises langues de jadis n'ont pas empêché les membres de cette Société de poursuivre leur oeuvre et de maintenir aussi vivant que possible leur organe "Le Terroir". Qu'on ne croit pas que ceci s'est fait sans effort et sans volonté. Nous avons traversé bien des tracas, des ennuis, et nous avons même eu à faire face, à quelques reprises, à la purée. Toujours, nous avons réussi à vaincre ces difficultés et, aujourd'hui, la Société des Arts, Sciences et Lettres, plus vivante que jamais avec son nouveau président, se propose de poursuivre sa tâche allègrement, sans jalouser qui que ce soit, ni sans forfanterie. Nous voulons vivre et laisser vivre. Nous avons un idéal en tête et nous tenons toujours nos yeux levés vers les sommets: *excelsior*.

G.-E. M.

CHEZ NOS POÈTES

NOS DECOUVREURS

C'est dans l'hiver d'quinz'-cent-trent'-quatre,
à c'que nous dis'en les almanachs,
qu'Jacqu's Cartier est v'nu en frégate
pour découvrir le Canada.

D'puis c'temps-là, en Franc', c'est l'usage
que d'z'écrivains, des faiseurs d'vers
vienn'nt par icit' faire un voyage
de découvert' tous les hivers.

Oui ! aussitôt qu'le frett' commence,
c'est en plein l'temps ousqu'on s'fait scier
par des oiseaux qui vienn'nt de France
expès pour nous conférencier.

Seul'ment, j'voudrais pas metr' la faute
su' l'dos d'ceux qui sont innocents.
Y'a d'z'opulents, mais y' en a d'autres
qui sont polis pis pleins d'bon sens.

Y disent qu'on descend d'la vieil' France,
qu'on est Bretons, Normands, Poit'vins.
Moé, ça m'fait pas grand' différence
du moment que j'suis Canayen.

Y parl'nt d'leu z'anciens rois, d'leu reines
ou ben d'Napoléon Premier.
Tout c'mond'-là, sans leur fair' de peine,
c'était pas mieux qu' Sir Wilfrid Laurier.

Malgré tout's leu parol's mielleuses
on sent qu'y nous mépris'nt dans l'fond.
Y nous r'gard'nt comm' des bêt's curieuses
pour fair' d'z'articl's à sensation.

Y'en acqui vienn'nt fair' des études
su' nos manièr's et pis nos gens.
Y critiqu'nt ben nos habitudes
mais y haïss'nt pas notre argent.

Pis, quand y r'tourn'nt de leur voyage,
Y dis'nt aux gens de par chez eux :
"Le Canada, c'est plein d'sauvages"...
Moé, j'n'ai jamais vu, c'est curieux !

S'y trouv'nt pas ça beau comme en France,
si y'ont tant d'chos's à nous r'procher,
pourquoi qu'y vienn'nt ici ? Bondance,
c'pas moé qu'a été les chercher !

Moé, si j'allais à la Sorbonne
donner des cours comm'M'sieu Monp'tit,
Ah ! que j'leur en coll'rais des bonnes !
J'me r'veng'rais, j'vous en garantis !

Faut que j'm'la ferm'. Ca m'f'rait dommage,
si j'passais pour un chicaneur.
J'perdrais mes chanc's de décorage
De ruban d'la Légion d'Honneur.

Jean NARRACHE.

LA MESSE DE MINUIT

Vous trouvez pas qu'ça pass' plus vite
que d'notr' temps aux jours d'aujourd'hui ?
A soir, pensons-y, saint' bénite !
C'est déjà la mess' de minuit !

Y m'sembl' que l'bourdon d'Notre-Dame
Nous parle au coeur d'en haut d'sa tour.
Y'a l'air de dir' : "Boum ! Bam ! Boum ! Bame !"
V'là qu'c'est Noël, v'là qu'c'est l'grand jour !"

Ah ! n'en v'là encore un' bell' fête
Qu'est pus comm' dans l'temps d'autrefois.
J'sais pas pourquoi ? P't-êtr' ben qu'c'est p'tête
Parc' qu'à c't'heur', u'a pus autant d'foi ?

D'mon temps, les p'tits gâs, les p'tit's filles,
C'était à qui s'rait l'plus réjoui
Quand on partait tout' la famille
Pour s'rendre à la messe de minuit.

Pour lors, on allait à l'église
Dans notr' grand traîneau à bâtons.
L'pèr' faisait galoper la grise
Pour qu'on arrive avant l'tinton.

L'z'enfants, on était tous ensemble
Dans l'fond d'la traîne, assis dans l'foin.
C'pas chaud, la nuit dans l'mois d'décembre,
Et pis, l'églis' c'était pas mal loin.

On s'sentait gais, pis l'coeur allège
Tandis qu'la gris' filait l'galop.
C'tait beau l'z'étoil's, la rout', la neige,
Pis la sonnaill'rie des grelots...

Y semblait d'voir l'étoil' des Mages
Au-d'sus d'nous z'autr's dans l'firmament
Comme y la montr' su' les images
Du grand cat'chism' des confirmants ...

Ca me r'vient tout à la mémoire !
Des fois, j'aim' ça à m'en souv'nir ;
Et pis, ça m'donn' des idées noires
Quand j'pens' que ça peut pus r'venir.

A c't'heur' le monde ont tant d'affaires
Qu'y trouv'nt pus l'temps ni l'tour d'êtr' gais.
On dirait qu'i' sont pas d'équerre,
Y' ont d'l'air r'chigneux pis fatigués...

(Suite à la page 9)

A l'Ecole des Beaux-Arts de Québec

Masse, Massiers et Massières

De tous temps les ateliers des maîtres ont vu des disciples ou des élèves, en nombre variable, se partager la sollicitude et le travail d'un patron qui fut, parfois, un grand artiste, même une gloire. Les élèves d'ateliers comme ceux de grandes écoles d'art en France constituent ce qui s'appelle la Masse de l'atelier ou de l'école. Les apprentis artistes d'une même école, de tous temps, devaient coopérer d'esprit et de cœur à la gloire de leur art et de leur maison. Bien plus, ils formaient en quelque sorte une famille obéissant à l'autorité du Maître. Cette confraternité fut naguère un puissant moyen d'émulation et de succès en éducation artistique chez les Grecs et chez les Romains.

En France, notamment, les élèves se groupent autour d'un confrère qu'ils élisent comme Massier, c'est-à-dire comme chef de la Masse, et qui devient leur pourvoyeur, leur porte-parole, leur entraîneur à l'occasion.

Nous Ecoles de Beaux-Arts, à Québec et à Montréal, continuons cette admirable tradition. Afin de grouper les étudiants de chaque section, dessin, modelage, peinture, arts décoratifs, sculpture, chaque groupe élit annuellement son Massier, et la réunion des Massiers forme le Conseil des étudiants, lequel choisit son Président ou Massier général, son Secrétaire et son Argentier ou Trésorier.

Les élèves de notre Ecole des Beaux-Arts ont ainsi procédé récemment à leurs élections. Ils ont élu M. Jean-Berchmans Gagnon, E. E. Arch., Massier général; Mlle Cécile Jobin, secrétaire, et M. Joseph Vallières, trésorier.

Les diverses sections ont procédé comme suit :

Architecture. — 5^e Année : Léonce Desgagnés, Massier, et Maurice Mainguy, sous-Massier; 4^e et 3^e Années : J. Berch. Gagnon, Massier, et André Royer, sous-Massier; 2^e et 1^{ère} Années : Jos. Vallières, Massier, et Gérard Venne, sous-Massier; Préparatoire : Jules Cantin, Massier, et Maurice Jean, sous-Massier.

Arts décoratifs. — Mlle Madeleine Nadeau, Massière, et Paul Roger Giguère, sous-Massier.

Modelage (cours du soir). — A. Paré, Massier, et Henri Fontaine, sous-Massier.

Modelage (cours du jour). — L.-P. Laplante, Massier, et R. Warren, sous-Massier.

Dessin (cours élémentaire). — Mlle Cécile Jobin, Massière, et Robert Marcoux, sous-Massier.

Dessin (cours supérieur). — René Vachon, Massier, et Mlle Jeanne Bilodeau, sous-Massière.

Dessin (cours du soir). — Jules Racine, Massier, et Mlle Stella Blouin, sous-Massière.

Font aussi partie du conseil : Gaston Amyot, ex-Massier, Mlle Nathalie Rinfret, ex-secrétaire, Lucien Mainguy, ex-trésorier.

Une soirée des Beaux-Arts réunissait chez Kerhulu, le 19 novembre, les étudiants et professeurs à l'occasion du passage en notre ville de M. Charles Maillard, directeur général. Le Massier général, M. Jean-B. Gagnon,

fit l'éloge de M. Maillard et lui présenta les félicitations de l'Ecole à l'endroit de la distinction de Chevalier de la Légion d'honneur qui vient de lui être conférée par le Gouvernement français. M. Maillard remercia et saisit l'occasion pour dire à nos jeunes artistes et architectes les hautes espérances que fondent sur eux les directeurs et professeurs de même que le ministre des Beaux-Arts, l'honorable M. David. M. Maillard demanda aux élèves deux choses qui garantiront le succès de leurs études : la passion du travail et la confiance en l'avenir. Il leur recommanda d'aimer leur art, leur école, leurs professeurs et leur admirable cité de Québec, "ville d'art, atmosphère de culture et foyer de traditions françaises."

Nous apprenons que tout un programme a été élaboré, par les étudiants des Beaux-Arts de Québec, pour que le nouvel esprit de confraternité porte ses heureux fruits. Nous connaissons assez le dévouement et la compétence du sous-directeur M. Roméo Savary, des professeurs et des chefs de sections, pour être sûr des bons résultats de leur action.

S'il nous était permis d'émettre un vœu, ce serait de voir nos étudiants et nos étudiantes s'adonner à l'étude de l'histoire et de la littérature, de s'imposer un travail personnel de culture générale, qui leur permettra de mieux comprendre la beauté de l'Art, le délice de créer, la noblesse et la grandeur des oeuvres artistiques, qui sont l'expression la plus haute et la plus durable de la pensée d'un peuple.

Alphonse DESILETS.

Les Ecrivains de l'Est

Nous croyons que c'est dans l'Est que s'est perpétuée le plus intégralement la caractéristique foncière de ceux qui créèrent notre pays : l'énergie, le travail, l'esprit de progrès et le sens des responsabilités individuelles. Dès l'abatage du premier arbre, les Cantons de l'Est furent un pays voué à l'avenir.

L'Almanach Littéraire de l'Est que publie pour la troisième année "La Tribune" de Sherbrooke, nous révèle une recrudescence merveilleuse d'activités intellectuelles dans les comtés de Sherbrooke, Stanstead, Wolfe, Compton, Arthabaska, Mégantic, Drummond et Nicolet.

Félicitations et remerciements à M. Florian Fortin, directeur-gérant de "La Tribune" ainsi qu'à M. Alfred DesRochers son principal publiciste. Cette publication spéciale de "La Tribune" démontre que dans un grand centre agricole, industriel et commercial, les oeuvres de l'esprit sont maintenues au niveau des intérêts matériels et que ceux-ci ne songent point à étouffer ceux-là. Et pourquoi en serait-on surpris? Nous avons gardé notre sang français, que diable! Et nous ne sommes pas sous le drapeau "à 36 étoiles!!!"...

Au Jardin des Lettres

“*HISTOIRES CANADIENNES*”, forts volumes de 200 à 250 pages, par Un Frère Mariste, illustrés de nombreuses gravures par Jean-Paul Lemieux et Alyre Gauthier; le vol. 0.75 cents.

Toute une série de beaux livres ont été préparés par le R. Frère Ernest-Béatrix, de la congrégation des Frères Maristes, à Iberville. Ces ouvrages sont une compilation soigneusement assortie des plus captivants récits, légendes et petites histoires empruntées à la grande histoire de notre épopée canadienne.

Qu'il suffise, pour en donner une idée, de citer quelques titres : “Héroïsme et Apostolat”, Humour, Légendes, Aventures”, “Chez les Sauvages”, etc. Chaque volume, format 9 x 6, est joliment illustré par des artistes de chez nous.

On peut adresser les commandes à la Maison Provinciale des Frères Maristes, Iberville, P. Qué.

Alphonse DESILETS.

* * * *

“*QUESTIONS SOCIALES ET FAMILIALES*”; trois études très élaborées, sur la société, la famille canadienne-française et les sciences sociales, par M. Léon Gérin, économiste et publiciste, Montréal, 1932.

M. Léon Gérin, vice-président de la Société Royale du Canada, journaliste et sociologue distingué, a été appelé à présenter trois études, de la plus haute importance actuelle, devant l'Institut Pédagogique de Montréal en 1931 et 1932.

Ces études portent sur “L'Observation Monographique du Milieu Social”, “la Famille Canadienne-Française”, et “la Statistique en Science Sociale”.

L'érudition très étendue de M. Léon Gérin en matière légale et sociologie, ses recherches, ses observations et sa longue expérience des hommes et des événements sociaux, en notre pays, en font une autorité en économie politique et un guide précieux pour qui s'intéresse aux problèmes familiaux et sociaux de chez nous.

Nous nous sommes particulièrement attaché aux travaux de M. Léon Gérin en constatant que l'un de ses appuis les plus fréquents et les mieux appropriés à ses thèses est encore le grand sociologue Frédéric LePlay, devenu, à Nicolet du moins, l'initiateur classique de nos principes, pour longtemps ancrés, dans le domaine de la sociologie et de la psychologie appliquée.

M. Gérin a reconstitué la “progression mathématique de LePlay”. Il en a fait un tableau synthétique dont la teneur devrait alimenter les méditations de nos économistes, de nos écrivains sociologues, de nos éducateurs et de nos politiques dignes du nom.

Alphonse DESILETS.

“*PAGES TRIFLUVIENNES*”.

La cité de Laviolette se prépare à célébrer bientôt le troisième centenaire de sa fondation. Un groupe de travailleurs intellectuels a entrepris de fouiller ses archives pour mieux faire connaître les richesses historiques et autres qu'elle possède. Cinq brochures ont vu le jour tout récemment et chacune contient des renseignements de la plus haute valeur sur cette ville industrielle.

“Centenaire Trifluvien”, par un groupe de trifluviens, contient des suggestions de grande valeur, au sujet de la célébration de cette fête.

“Bas-Reliefs” comprend trois parties : “Le Réveil du Vieux Pin”, par le Rév. Père Gilles, o. f. m., en prose; “Le Geste de la Croix”, par Clément Marchand, contient une douzaine de poésies; enfin “l'Épopée Trifluvienne”, par le Rév. Père Rodolphe Dubé, s. j., renferme pas moins de seize autres pièces de vers dans lesquelles on célèbre quelques monuments ou quelques coins historiques de la rive du St-Maurice.

“Au Pays de l'Énergie”, aussi rédigé en collaboration, met en relief l'une des ressources naturelles qui fait la richesse de la région. L'on nous fait assister à la naissance des villes prospères que l'énergie électrique a fait surgir du sol, en haut de Trois-Rivières, depuis un quart de siècle.

“Le Développement Industriel de la Vallée du St-Maurice” est une autre étude économique due à la plume de M. Benoît Brouillette, docteur en géographie.

“Mémorial Trifluvien” — première partie — par le Dr Louis-Georges Godin, est une brochure de 44 pages sur le vieux Trois-Rivières. L'auteur aime à se remémorer quelques-uns des coins les plus anciens et les plus pittoresques de sa ville. Il trouve que “les vieilles maisons meurent une à une” et que “l'on se dispute leur place” avec trop de rapacité, comme des vautours sur une dépouille mortelle; il rappelle ce qu'était la ville avant la conflagration de 1908 et promène son lecteur, comme un papa qui tient son gamin par la main, dans une course par monts et par vaux, dans les arcanes de la vieille cité de Laviolette, la deuxième fondée sur les bords du St-Laurent, il y aura bientôt trois siècles.

Ce dernier mémoire “offre un caractère particulièrement émouvant : il contient les dernières pages qu'ait écrites, sur la ville de sa jeunesse, le regretté Docteur Louis-Georges Godin, avec les “hommages” rendus au mémorialiste que la mort a pris d'une façon si rapide et si inattendue”.

Comme on le voit, nos amis des Trois-Rivières savent mêler l'utile à l'agréable et joindre les études historiques aux exposés économiques. Ils méritent donc des félicitations et nous souhaitons que les fêtes qu'ils

préparent pour 1934 attirent sur eux l'attention de tout le pays.

"Quel que soit le caractère des fêtes de 1934, les Trifluviens auront d'avance élevé à la gloire de leur petite patrie un précieux monument", disait naguère le "Devoir".

"Toutes ces publications ont vu le jour sous la rubrique des "Editions du "Bien Public", Trois-Rivières.

G.-E. MARQUIS.

* * * *

"SOUS LE SIGNE DE L'OR", par Edouard Montpetit.

Cet ouvrage de 300 pages, que M. Edouard Montpetit vient de publier aux Editions Albert Lévesque, est le premier d'une série que l'économiste destine au public canadien soucieux d'approfondir les principes d'économie politique appliqués à la vie canadienne. La méthode de l'auteur est des plus heureuses, nous semble-t-il. Au lieu de publier un gros traité, forcément lourd de formules générales et abstraites, il s'attache à morceler les principes, en les adaptant aux problèmes du pays. Ce qui permet à l'écrivain d'animer son texte, de le rendre captivant pour tous les esprits et surtout beaucoup plus utile aux lecteurs.

"Sous le signe de l'or" est consacré à l'étude de la monnaie. L'ouvrage est divisé en deux grandes parties : le *Signe Monétaire* et les *Instrument Monétaires*, c'est-à-dire le métal, le papier et le titre. Chaque chapitre contient des subdivisions qui contribuent à la grande clarté du volume. Si l'on ajoute que le style sobre et précis de l'écrivain est suffisamment imagé pour retenir l'attention sans effort, c'est dire que "Sous le signe de l'or" est d'une lecture aussi précieuse qu'agréable et destiné à une grande diffusion.

Ceux qui ont apprécié "Pour une doctrine" (dont la première édition s'est épuisée en moins de trois mois) goûteront davantage "Sous le signe de l'or", véritable ouvrage d'économie politique mis à la portée de tout lecteur soucieux d'améliorer sa compé-

te personnelle ou simplement d'enrichir sa culture générale.

"Sous le signe de l'or", présenté sous une toilette typographique qui honore les *Editions Albert Lévesque*, se vend \$1.00 l'unité chez l'éditeur, 1735 rue Saint-Denis, et dans toutes les librairies bien assorties.

* * * *

A LA HACHE, par Adolphe Nantel.

Voici enfin une oeuvre canadienne qui peut rivaliser sans pâlir avec les ouvrages des écrivains français qui sont venus puiser leur inspiration au Canada et qui ont connu en France un si brillant succès. Louis Hémon a écrit l'épopée du colon québécois, Constantin-Weyer a chanté l'Ouest canadien, mais la gloire d'avoir découvert nos bûcherons, nos hommes de chantier, avec leur pittoresque, leur force et leur attrait, restera attachée au nom d'Adolphe Nantel, dont le volume "A la Hache" vient de paraître aux *Editions Albert Lévesque*.

L'auteur, qui a partagé pendant cinq années l'existence des gens dont il raconte la vie et les occupations, parle d'eux en des pages fortement pensées, vigoureusement écrites, où l'on sent continuellement l'atmosphère de la nature canadienne. Tout le livre est imprégné d'une couleur locale savoureuse et vraie, tant sont bien saisis les caractères des héros désormais légendaires, tant sont bien observés les paysages et les scènes typiques de la forêt.

Les descriptions d'un feu de forêt, d'une chasse à l'original, de la messe de minuit du chantier, n'ont été égalées par aucun écrivain canadien et seront comptées parmi les plus belles de la littérature canadienne. L'ouvrage est écrit par un écrivain de race, que l'inspiration a soutenu pendant plus de deux cents cinquante pages où coule la plus pure sève du terroir.

L'ouvrage se présente sous une couverture originale et artistique, enrichie d'un dessin de l'artiste J.-Arthur Lemay. Il est en vente au prix de \$1.00 l'unité aux *Editions Albert Lévesque*, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

CHEZ NOS POÈTES

(Suite de la page 6)

La rue est plein' de Limousines,
Des McLaughlin, des Chevrolets,
Mém' des charett's à gazoline,
(Y' appell'nt ça des "Fords" en anglais).

Vu qu'j'sus pas sous la loi Lacombe,
J'ai pas d'auto; j'sus v'nu à pied.
Les p'tits chars, eux-autr's étaient combes,
J'étais pas pour m'faire estropier.

Tout c'mond'-là, c'est v'nu à la messe
Comme à l'ouvertur' d'Opéra.
Les femm's vienn'nt montrer leu richesses,
Leu tolett's neuvs et caetera.

C'est pas pour prier qu'le mond' rentre.
Y' ont pas d'chap'let ni d'Paroissien;
Y' vienn'nt pour écouter les chantres,
L'organist' pis les musiciens.

Si 'n'a qui sav'nt pus leu prières,
C'est ben le plus p'tit nombr' pourtant.
Nous autr's on prie comm' nos vieill's mères,
On gard' la foi du bon vieux temps.

Jean NARRACHE.

Extrait de "Quand j'parl tout seul"

La France et le désarmement

Par Henri PERRAULT

Les propositions pacifistes soumises à la Société des Nations ou aux divers Congrès du Désarmement sont accueillies par la France avec une extrême circonspection. Dans toute intention de désarmement manifestée par les autres puissances, les présidents du Conseil français, depuis Poincaré jusqu'à Herriot, se sont toujours préoccupés d'assurer la sécurité de la France avant de consentir quelque concession qui laisserait leur pays désarmé dans l'éventualité d'une agression toujours possible. Forts de l'expérience douloureuse de deux invasions en cinquante ans, les hommes d'état français n'agrèent à aucune mesure de désarmement sans s'assurer au préalable de solides garanties de la part des autres nations, et surtout de l'Allemagne.

Cette attitude prudente en face du danger lui prête à l'étranger un caractère d'intransigeance belliqueuse en même temps que des desseins inavoués sur l'équilibre européen. Lorsque Tardieu a proposé l'établissement d'une force militaire internationale, l'Allemagne s'est vivement récriée et n'a voulu voir dans ce projet qu'une ruse de la France pour atteindre à l'hégémonie universelle. Et c'est encore pour la même raison qu'elle a refusé les concessions que vient de lui offrir Edouard Herriot. Plus discrète et masquée derrière les draperies d'une diplomatie raffinée, l'attitude de l'Angleterre dénote ce même sentiment de méfiance à l'égard de toute proposition française. Quant aux Etats-Unis, ils semblent vouloir abandonner leur politique de non-intervention dans les affaires européennes ; mais il est à craindre que, se laissant conduire par les intrigues de la finance internationale, Washington ne se range nettement aux côtés de l'Allemagne pour partager les griefs et les préjugés de cette nation à l'égard de la France.

Durant son récent voyage en Espagne, Edouard Herriot a éprouvé la vive déception de constater que, même dans ce petit pays, l'opinion publique et gouvernementale était imprégnée de cet esprit de méfiance universelle envers la politique extérieure française. Dans un discours prononcé à Madrid, il a protesté énergiquement de la bonne volonté de la France à régler la question du désarmement, de ses intentions sincères d'accorder toutes les concessions raisonnables, et il a déploré que l'ignorance du caractère et du tempérament français conduise les puissances étrangères à une fausse conception des visées de ce peuple sur l'Europe et la paix internationale. Avec une connaissance plus approfondie de l'histoire de France et de la mentalité de son peuple, les nations étrangères éviteraient le reproche qu'elles lui adressent plus ou moins ouvertement d'aspirer à l'hégémonie mondiale.

* * *

Pour justifier leur méfiance irréductible à l'égard de sa politique extérieure, les adversaires de la France se réclament de deux arguments historiques qu'ils prétendent caractéristiques des intentions et du tempérament du peuple français de tous les temps : les guerres de Louis XIV et l'épopée Napoléonienne. S'autorisant de l'esprit despotique et belliqueux de Louis XIV ainsi que

des ambitions de suprématie mondiales manifestées par Napoléon, ils se croient justifiables de considérer le peuple français comme une menace constante à l'équilibre européen, un peuple de petits Napoléons qui attend impatientement l'occasion favorable pour imposer sa volonté à l'univers.

Sans tenir compte qu'il est injuste d'imputer à toute une nation les responsabilités de la politique de deux hommes — politique qu'elle devait accepter de force et contre laquelle il lui était impossible d'élever la moindre protestation — il est facile, par ailleurs, de justifier les conquêtes de Louis XIV dont l'ambition ne visait pas tant à l'hégémonie européenne, mais se proposait, avant tout, de rétablir solidement la France dans ses frontières naturelles. Les chevauchées épiques de Napoléon n'ont guère trouvé de défenseur chez les historiens ; mais le peuple français a bien démontré qu'il ne partageait pas les instincts belliqueux de son Empereur, car à deux reprises, malgré les heures d'ivresse inoubliables qu'il avait connues sous son règne, il abandonna avec un sentiment de soulagement et même de bonheur le héros prodigieux dont les exploits comportaient une rançon trop onéreuse et ne répondaient nullement aux aspirations pacifiques de la France.

Le peuple français n'a jamais aimé la guerre ; s'il l'a déclarée délibérément en 1870, Bismarck et ses machinations machiavéliques en sont seuls responsables. La Grande Guerre l'a surpris dans une position extrêmement désavantageuse : une semaine avant la déclaration du 3 août, l'opinion publique se refusait à croire à la possibilité d'un conflit européen : elle s'est réveillée seulement en présence de l'envahissement du territoire belge.

Ainsi, examinée du point de vue historique, l'accusation de provocation et d'hégémonie dont les Allemands s'efforcent d'accabler leurs adversaires d'Outre-Rhin pourrait se retourner plus justement contre ceux-là mêmes qui s'en réclament bruyamment pour dissimuler leurs réarmements clandestins. En outre, l'étude de certains traits du tempérament français révèle chez ce peuple une opposition instinctive à tout procédé de violence ou d'agression.

* * *

Dans une de ces saillies rapides et franches qui abondent dans ses romans, Paul Morand donne ainsi la note dominante du caractère français : "... la France est un vase clos, un aliment complet qui intéresse l'Europe, mais que l'Europe n'intéresse pas". Convaincu de la supériorité incontestable de la race militaire dont il descend, le Français manifeste une espèce de mépris à l'égard des autres peuples, un dédain à peine voilé des nations dont la civilisation ne possède pas l'âge et le raffinement de la civilisation française. Croyant posséder en lui-même tout ce qui est nécessaire à son idéal de vie, pourquoi s'intéresserait-il aux efforts et aux aspirations de ses voisins, puisque ceux-ci ne peuvent apporter aucun élément nouveau à la vie complète qu'il trouve déjà dans sa propre civilisation ?

Le meilleur exemple de ce nationalisme exclusif réside dans l'importance exagérée que l'enseignement primaire et secondaire consacre à l'étude des moindres particularités de la topographie de la France, alors que, pour le reste de l'univers, on se contente d'une connaissance sommaire et tout à fait superficielle. C'est un fait avéré que, parmi toutes les nations, le peuple français est celui qui voyage le moins, non seulement à l'étranger, mais même à l'intérieur de son propre pays. Convaincu que sa patrie peut subvenir d'elle-même à tous ses besoins matériels et spirituels, le Français s'intéresse aux autres peuples seulement lorsque ceux-ci viennent lui réclamer quelque service, ou lorsque ses propres intérêts sont en jeu.

Appuyée, comme chez les allemands, par la hantise du colossal et une imagination débridée, cette conviction de supériorité et unique pourrait devenir une menace à la paix internationale. Mais le Français est trop sobre dans sa vie privée, trop individualiste dans sa vie publique, trop réaliste et positif pour s'enflammer sincèrement à quelque grand mouvement mystique ou idéologique. Il aime trop son bien-être actuel, son petit bonheur modeste et facilement satisfait pour abandonner volontiers une réalité présente et tenter une fortune tout à fait aléatoire. Son traditionalisme et son conservatisme s'accommodent du présent sans s'efforcer de le modifier par des tentatives trop hasardeuses. Il ne partage guère l'esprit de spéculation et d'aventure de Figaro: "Qui ne risque rien n'a rien"; mais sa morale est bien celle du pêcheur de ce brave Lafontaine:

"Un tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras:
L'un est sûr; l'autre ne l'est pas."

Cette préoccupation primordiale du bien-être immédiat n'empêche pas le Français de manifester un esprit turbulent, frondeur et insoumis. Mais il estime la querelle et la discussion dans la mesure où elles s'en tiennent à de simples joutes oratoires: les actes violents répugnent absolument à sa nature raffinée. Comme l'a bien dit André Siegfried, chez tout Français, il semble y avoir deux hommes différents: un qui parle, discute, pécore et fulmine; et l'autre qui doit agir, délier sa bourse et accomplir un effort exigeant quelque abnégation personnelle. Lorsque ces deux natures viennent en conflit, le bon sens et les considérations pratiques de la seconde ont bientôt tranquilisé et parfaitement assagi la nervosité et l'enthousiasme trop facile de la première.

Voilà bien le principe qui détermine et dirige tous les actes du Français — principe fondamental d'une morale bourgeoise et individualiste, incompatible avec les visées de conquête et de domination dont l'accuse faussement la nation allemande.

* * *

La preuve la plus convaincante des intentions pacifiques de la France nous est fournie par l'idéal et les aspirations de la jeune génération actuelle.

Après avoir subi deux agressions durant un demi-siècle et souffert péniblement, les deux fois, de son impréparation militaire, il semblerait tout naturel que la France préparât sa jeunesse, par des exercices physiques et un entraînement militaire volontaire, à l'éventualité d'un conflit toujours possible avec ses voisins d'Outre-Rhin. Tandis que les jeunes Italiens revêtent la *Chemise Noire* avec enthousiasme et s'enrôlent par centaines de mille dans les armées du Fascisme, tandis que les nationaux-socialistes allemands ont à leur service une puissante armée de *Nazis*, et que la jeunesse allemande, sous les directives de l'état, se livre à des

sports qui constituent un véritable entraînement militaire, la jeunesse française, au contraire, refuse énergiquement de former toute association militaire volontaire, de se livrer davantage aux sports et exercices physiques pour lesquels elle n'est pas constituée, ou de se récréer, comme les jeunes Allemands, dans des marches prolongées, fusil à l'épaule et sac au dos. Bien plus, le service militaire qu'on lui impose lui inspire une répulsion profonde, et c'est en maugréant qu'elle entreprend ces dix mois de réclusion et d'exercices pénibles, qui pour elle revêtent l'aspect d'une condamnation aux travaux forcés.

Cette répugnance de la jeunesse française pour tout sport violent — et à plus forte raison pour tout entraînement militaire — s'explique tout naturellement par le caractère même de la race — pacifique, raffinée, éprise de beauté artistique, passionnée pour les choses de l'esprit et la culture intellectuelle.

* * *

On ne saurait donc reprocher à la France des instincts d'agression et d'hégémonie sans ignorer délibérément son passé historique, son caractère ethnique, les ambitions et l'idéal même de son peuple. Certes, la France n'en aspire pas moins à voir son action rayonner sur les autres nations; mais ce qu'elle veut communiquer, c'est uniquement l'influence civilisatrice de sa culture, de ses arts et de sa pensée. Elle ne recherche pas la domination militaire, mais bien la diffusion de la civilisation traditionnelle qu'elle a héritée des Grecs et des Latins.

En présence de l'esprit militariste et vindicatif que manifeste l'Allemagne depuis le Traité de Versailles, ainsi que des armements clandestins indéniés auxquels elle se livre sans cesse, les chefs d'état français comprennent que le désarmement de leur pays serait une imprudence énorme et équivaldrait à une véritable tentative de suicide. Voilà pourquoi les présidents du Conseil se sont toujours préoccupés d'assurer la sécurité nationale avant de consentir aux demandes de désarmement et d'abrogation du Traité de Versailles que l'Allemagne ne cesse de leur adresser. La France a déjà consenti de nombreuses concessions: évacuation de la Rhénanie, réduction du service militaire de dix-huit mois à dix mois, réduction très substantielle, devant les désastres financiers de l'Allemagne, de l'énorme dette des réparations qu'elle s'était engagée à lui payer en 1919. Edouard Herriot vient même de proposer un plan de désarmement que plusieurs ont jugé trop généreux, mais qui indique très nettement les intentions pacifiques et conciliantes de la politique française.

Toutes ces concessions n'ont pas réussi à désarmer la méfiance de l'Allemagne et des grandes puissances, qui persistent à voir dans la France une rivale trop puissante dont les aspirations constituent un péril pour l'équilibre européen. A un groupe de journalistes français, Mussolini ne vient-il pas de reprocher le "machivélisme de la diplomatie française"? Une telle attitude dénote une incompréhension totale de la politique extérieure française et de la mentalité de son peuple. Il n'est pas téméraire d'affirmer que dans toutes les questions internationales, c'est encore la France qui a fait preuve du sens de justice le plus droit. Devant les réclamations de l'Allemagne, elle veut bien consentir au désarmement, elle veut bien révoquer les clauses trop onéreuses du traité de Versailles, mais seulement dans la mesure où le permettent la justice, la prudence et l'assurance de sa sécurité nationale.

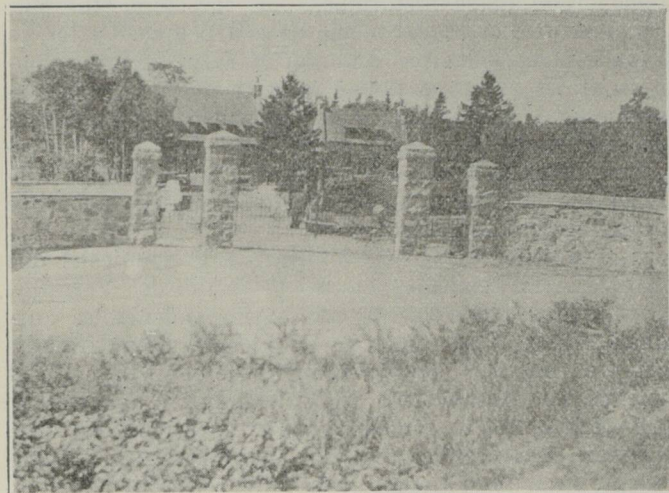
Le Jardin Zoologique de Québec

Par L.-A. Richard.

A deux reprises nous avons parlé du jardin zoologique que le Ministère de la Colonisation de Québec est à installer à Charlesbourg, près Québec. M. L.-A. Richard, le sous-ministre du Ministère de la Colonisation a bien voulu nous fournir de nouveaux renseignements sur cette oeuvre éducative et nationale :

NOTRE FAUNE

Comme l'honorable M. Laferté le faisait justement remarquer dernièrement au congrès annuel de l'Association pour la protection du poisson et du gibier, "d'un océan à l'autre, de la ligne 45e jusqu'aux terres de Baf-



JARDIN ZOOLOGIQUE. — Entrée principale.

fin, nous avons une faune considérable, variée et intéressante. Or, c'est notre ambition de créer un jardin zoologique qui soit uniquement consacré à cette faune et où notre population pourra aller observer et étudier des spécimens-types..."

N'est-ce pas le bon sens même et ne convenait-il pas tout d'abord de chercher à familiariser le public, et les enfants plus spécialement, avec la faune canadienne?

Ce programme est ambitieux mais il n'est pas irréalisable et, d'ici quelques années, il pourra être mené à bonne fin, sans qu'il soit nécessaire de dépenser des millions. Grâce à tous les concours qui s'offrent si libéralement, il deviendra possible d'avoir une collection complète de mammifères canadiens, car il est aujourd'hui reconnu que tous ces mammifères s'accoutument très facilement du régime de la captivité. Une telle collection ne pourrait manquer de créer un vif intérêt, puisqu'elle est susceptible de comprendre des animaux d'au moins 40 genres différents, sans mentionner quelques centaines d'espèces ou de sous-espèces. Bêtes sauvages du plateau laurentien, des plaines de l'Ouest, des Rocheuses, de la Colombie, des Barren Lands et de l'Arctique, c'est, somme toute, la faune d'un territoire plus vaste que l'Europe qui, pour la première fois, sera représentée au complet dans un jardin zoologique.

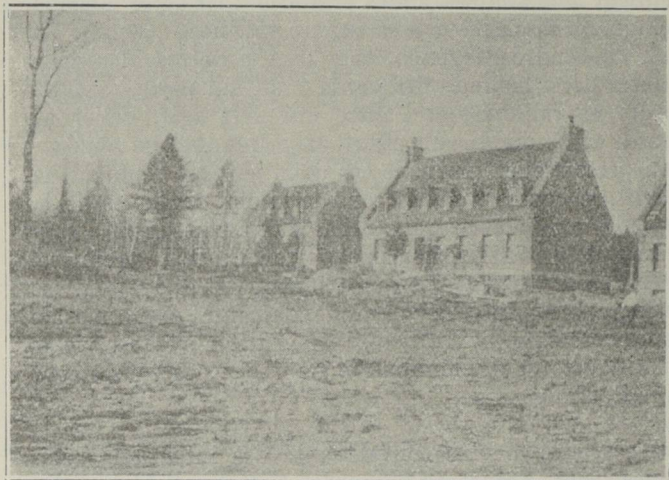
Mais les mammifères, tout intéressants qu'ils soient,

ne prendront pas à eux seuls toute la place, car une importante partie du jardin sera destinée à l'ornithologie, conformément au programme qui a été tracé et dont l'exécution se poursuivra méthodiquement au cours des quelques années à venir. En effet, il existe tant de bonnes raisons d'ordre sentimental, économique ou scientifique, pour faire large, très large, la part des oiseaux dans une organisation de cette nature. Plus riche que les mammifères en ordres, en familles, en genres et en espèces, la gent ailée ne cesse jamais de provoquer un intérêt considérable, non pas seulement chez les naturalistes et les savants, mais aussi chez tous ceux qui savent apprécier ce qui donne à la nature une valeur inestimable.

Un Village Canadien du XVIIIe Siècle.

Tant que notre histoire, nos traditions, notre nature laurentienne n'auront pas inspiré à nos artistes une architecture originale, pourquoi le Canada français ne resterait-il pas fidèle à la simplicité harmonieuse et au charme quelque peu sévère de l'architecture normande que nos pères ont apportée avec eux et qu'ils ont vite adaptée à leurs nouvelles conditions de vie ainsi qu'au rude climat canadien?

En construisant, au lendemain de leur arrivée, ces demeures agréables, faites pour braver les siècles, nos pères ne marquaient-ils pas leur volonté de se fixer pour toujours dans ce pays? Et ce simple fait ne



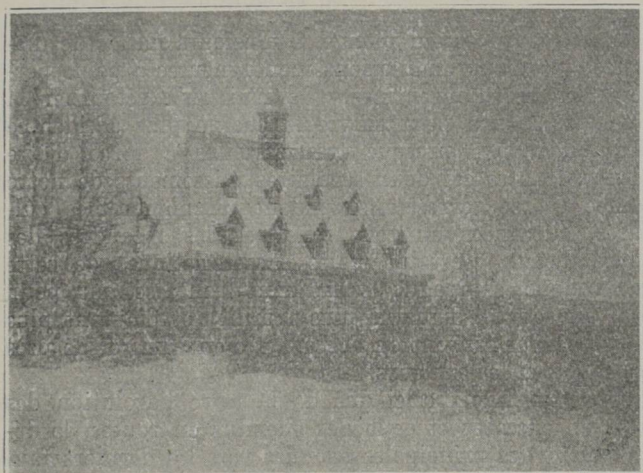
JARDIN ZOOLOGIQUE. — A gauche, l'hôpital; à droite, le bureau d'administration.

suffit-il pas pour donner chez nous un caractère national à l'architecture d'inspiration normande?

Ceux qui ont préparé le programme de construction et d'aménagement du jardin zoologique de Québec n'ont pas pensé autrement. Et ils se sont dit qu'il ne serait pas banal, si toutes ces constructions étaient ainsi faites et ainsi distribuées sur le terrain, qu'elles puissent donner l'illusion d'un petit village canadien-français du bon vieux temps. Ne serait-ce pas faire d'une pierre deux coups?

Trois maisons *sui generis* sont actuellement en construction. L'une servira pour les bureaux, le laboratoire, la bibliothèque, les collections et l'alimentation, la seconde tiendra lieu d'hôpital et la troisième sera réservée au gardien.

Comme il était nécessaire d'avoir un poste d'observation pour permettre aux techniciens de suivre attentivement les animaux de la ferme expérimentale en certaines saisons de l'année, il fut décidé de cons-



JARDIN ZOOLOGIQUE. — Maison d'hiver des oiseaux.

truire, au lieu d'une tour plus ou moins banale comme la chose se fait habituellement, une réplique d'un de ces vieux moulins à vent comme il en existe encore quelques-uns dans la province, bien qu'ils semblent tous frappés de mort.

Les Constructions Futures.

Faute d'argent, une partie seulement du programme pourra être exécutée présentement. Mais ce programme n'en comporte pas moins, pour l'avenir, plusieurs autres constructions et, entre autres, 1° un aquarium qui sera bâti sur l'une des chutes de la rivière du Berger et qui sera une adaptation de l'antique moulin de Vincennes, à Beaumont; 2° une maison de style ancien dans laquelle sera reconstitué aussi fidèlement que possible, un intérieur canadien-français du temps de la conquête, avec ses meubles rustiques, l'ensemble des métiers si utiles à la ménagère, la vaste cheminée sur le feu de laquelle bouillait le pot familial. Mieux que le plus beau des livres, une telle reconstitution ne permettrait-elle pas à notre population et aux enfants en particulier de se rendre compte de la façon dont vivaient nos ancêtres dans ces demeures où les châssis vitrés étaient rares, l'éclairage artificiel très primitif et les poêles inconnus? 3° une autre maison *ad hoc* dans laquelle seraient accumulés tous les souvenirs qui concernent le chasseur, le trappeur, le coureur de bois et tous ceux qui ont mis dans notre histoire la poésie de l'aventure.

Et, pour donner une atmosphère spéciale à ce village et s'assurer qu'il sera bien évocateur, pourquoi ne pas ajouter, non pas seulement une réplique de quelque beau calvaire de campagne, mais encore un four à pain, un abreuvoir, un puits couronné d'une longue perche et tout cet ensemble de choses qui sont déjà rares et qui, malheureusement pour nos enfants, le deviendront bientôt davantage?

Qu'on n'aille pas prétendre que l'aménagement

d'un jardin zoologique est une chose, la reconstitution d'un petit village d'autrefois une autre chose, et que c'est une erreur de mêler l'histoire à la zoologie.

La faune a eu une telle importance dans la colonisation de ce pays qu'il est tout naturel d'associer à nos animaux sauvages le souvenir des premiers colons. Etablir un jardin zoologique exclusivement destiné à la faune canadienne, c'est déjà faire une reconstitution historique, puisque c'est rappeler que ces animaux étaient ici avant nous et que c'est à cause d'eux que nos ancêtres sont venus.

Puisqu'il est question de reconstitution, il convient d'avouer que le programme en comporte plus d'une. Combien de gens dans nos villes et même dans nos campagnes ignorent le genre d'existence des sauvages et des bûcherons dans les grands bois? Pour percer, à leurs yeux et aux yeux des enfants, le mystère de la forêt et pour leur montrer une chose qu'ils n'auraient peut-être jamais l'occasion de voir, un endroit a été réservé au jardin zoologique pour y dresser un campement de sauvages et un campement de chantier. Ils pourront mieux se rendre compte de la vie primitive que mènent en forêt ceux qui y sont attirés par la chasse des animaux à fourrure ou par l'industrie forestière.

Pour les Enfants.

Charlesbourg, grâce à la ferme expérimentale et au jardin zoologique, pourrait bien devenir un centre d'études important et le rendez-vous de tous ceux qui, dans la ville et le district, se destinent aux sciences



JARDIN ZOOLOGIQUE. — Tour d'observation en forme de moulin à vent.

naturelles. Rien ne sera négligé pour encourager ces pionniers et les aider : un laboratoire bien équipé, une bibliothèque bien pourvue, des collections organisées avec méthode, un personnel compétent et obligeant.

Mais une attention toute spéciale sera accordée à la jeunesse. C'est elle qu'il faut atteindre, qu'il faut intéresser et qu'il faut aiguillonner vers les choses de la nature. Plus tard, des jours spéciaux de réception seront organisés à son intention et des instructeurs mis à sa disposition. Lorsque le temps sera venu, tout un programme pourra être élaboré à ce sujet avec les maisons d'enseignement pour le bénéfice des jeunes naturalistes.

(*L'Enseignement primaire, décembre 1932*)

Montréal à 90 minutes de Québec

(Deuxième partie) °

par Lorenzo MASSON.

*Où va-t-il ce navire? — Il va, de jour vêtu,
A l'avenir divin et pur, à la vertu,
A la science qu'on voit luire,
A l'amour, sur les coeurs serrant son doux lien,
Au juste, au grand, au bon, au beau... Vous voyez bien
Qu'en effet il monte aux étoiles.*

Je n'aurai jamais si bien compris, senti, vécu ces vers de Victor Hugo qu'en cette heure où, confortablement assis dans un esquif ailé, j'évolue selon ma fantaisie au sein de ce firmament étoilé qu'ont adoré les hommes. Dans l'apothéose d'un soleil qui s'adoucit déjà pour se coucher bientôt à mes pieds, je goûte quelques minutes de béatitude parfaite. Délivré de tout souvenir de la terre, je deviens visionnaire. J'ai quitté le pénible cortège des hommes qui lui arrachent avec effort et âpreté leur subsistance parfois si éphémère : je souris au noble et serein visage d'un avenir de "paix aux hommes de bonne volonté", tellement je perçois toutes choses dans une lumière nouvelle. Loin de moi le souci des affaires qui assombrissent la tumultueuse humanité. Disparue tout à fait en moi la crainte de me sentir importun ou importuné. Détaché de ces régions mesurées, étriquées, je me sens libéré du temps qu'il faut à l'analyse et au calcul. Mon être, en pleine ivresse d'ascension, se gave d'étendue et de beauté. L'immensité m'a enfin délivré des lignes immédiates, des angles et des courbes qui nous enserrant et nous limitent au cœur des villes étouffées sous les anneaux des véritables pieuvres qui s'appellent argent, égoïsme, orgueil et envie. Ainsi que l'oiseau créé pour voler et dont le frêle squelette est tout pénétré de l'air qui l'allégit, je vais, fendant l'atmosphère comme si tout ce qui pèse en moi était remplacé par cette aérienne alacrité des espaces infinis...

Pure illusion ! La pensée elle-même a aussi sa loi de gravitation : la terre l'attire, et je me surprends à fouiller d'un oeil curieux ces fourmilères humaines au-dessus desquelles nous filons sans défaillance, derrière le halo impalpable de notre hélice fiévreuse. Bien plus, par une sorte de panthéisme, une véritable sensualité mystique, on dirait que respire maintenant en moi la végétation plantureuse que je survole, et je reste hypnotisé par le scintillement des eaux qui palpitent ici et là sur la terre et font écho, de leurs nuances atténuées, aux symphonies de couleurs qui chantent dans l'azur en variant sans cesse leurs tons.

Le panorama me réservait une de ces contemplations, si rares dans la vie, qui impressionnent avec une intensité que nous voudrions éternelle. Jamais je n'ai tant aimé ma province que depuis un quart d'heure où je puis en embrasser, d'un seul coup d'oeil, une des plus belles régions. Qui ne serait vite conquis par des aspects si enchanteurs, dont l'ensemble jusqu'alors pour moi inédit permet à ces paysages de se graver définitivement en ma mémoire.

° La première partie a paru dans le numéro du mois d'octobre.

Mon regard ébloui plonge, à plusieurs milles de distance, jusqu'aux ondulations montagneuses à peine perceptibles des Laurentides. Je n'ai qu'à retourner la tête vers le sud pour suivre la chaîne plus accidentée des Alléghanys presque transparentes à force d'être bleues. Entre ces deux séculaires plissements de notre mince écorce terrestre s'étendent d'innombrables cultures, sillonnées en tous sens par les méandres des cours d'eau. Certains traits caractéristiques de cette magnifique campagne canadienne-française ont pour moi un sourire d'autant plus familier et d'autant plus cher que j'ai souvent eu l'occasion d'en admirer de près les reliefs et les couleurs.

On suit mieux d'ici que de la terre l'évolution des rues en chemins et celle des chemins en routes, le dégagement des principales avenues vers les derniers faubourgs et la transformation des faubourgs en paroisses garnies de jardins et de champs. La dernière cheminée d'usine est loin derrière nous, remplacée déjà par des clochers pieux et graves qui piquent, parfois non sans une certaine coquetterie, le ciel dont nous brûlons les étapes.

Peu après avoir coupé le fleuve en diagonale et abordé la côte sud dans la perpendiculaire de St-Nicolas, paroisse proprette et égayée de verdure, j'ai la vague inquiétude de laisser passer quelque chose que je regretterai ensuite de ne pas avoir vu.

Comment, par exemple, n'ai-je point jeté un coup d'oeil sur cette terrasse gazonnée d'un vert cru presque artificiel où s'érige, suspendu au bord de la falaise de Cap-Rouge, le joli et si accueillant chalet de mon ami Faber ! Mon regard, hélas ! est aussi vain que tardif : déjà d'autres villas pivotent sur le disque de mon horizon tournant, dont je suis comme l'aiguille qui en tire la musique des lignes, des couleurs, des reliefs, des reflets et des mille et une choses qui, sans le soleil,

"Ne seraient pas ce qu'elles sont."

Jusqu'à Saint-Antoine de Tilly, et même au-delà, des centaines d'autres cottages s'échelonnent en bordure de la rive et passent sous notre aile dans un vertige. Ils ont un air frondeur, sous ces longs toits vivement colorés et à double pente aiguë, tels des chapeaux trop grands descendus sur les yeux. Quel contraste avec les vieilles maisons, les vieux manoirs, robustes et austères, agrippés au sol, ici et là, par les muscles solides de leurs murailles de pierre et de l'épaisse maçonnerie de leurs fondations !

Qui donc a déjà prétendu devant moi qu'on ne doit rien voir du haut d'un avion, ou du moins si vaguement qu'on ne pourrait y prendre beaucoup d'intérêt ? Je découvre, au contraire, l'avantage d'avoir sous les yeux une véritable planche anatomique de la terre et de comprendre à la fois l'ingénieux agencement des rigoles, la disposition irrégulière des damiers de cultures, le tracé si capricieux des routes, la course en apparence si folle des rivières et des ruisseaux.

Mais la terre, comme toute réalité, a ses laideurs. Elle s'offre soudain à nous dans toute sa repoussante nudité. Rien n'égaye le triste aspect de ces étendues d'herbes jaunies et de joncs sales qui croupissent dans des marais fangeux. Les récentes averses, qui ont lavé, rafraîchi, verdi tout le paysage d'alentour, n'ont ici qu'agrandi ces fondrières infranchissables à l'homme, à moins que ce dernier ne devienne comme nous l'oiseau qui les survole.

Non moins subitement qu'il était apparu s'efface le marécage endormi, et la végétation revêt de son manteau bigarré d'Arlequin la vieille peau de la terre qui ressemble, par endroits, à celle d'une carogne purulente. Quel soulagement pour l'oeil de passer du domaine des eaux mortes et des fanges stériles à la prodigieuse abondance de la campagne de Sainte-Croix, dont le village, tassé autour de son église, s'éloigne, sur notre droite, avec la rive qui s'en va contourner la pointe Platon ! La vie est intense dans les champs aux couleurs réconfortantes. De notre tribune trop rapide, nous admirons à la hâte ces prés qui rappellent, chose étrange en notre climat du Nord, un véritable déploiement bigarré de bazar oriental. De lents troupeaux, vautrés dans les gras paturages, ne nous dissimulent pas leur souveraine indifférence et ruminent sans même lever la tête.

Le clocher de St-Edouard s'est enfui à gauche que déjà Lotbinière surgit au nord. Le miroir des étangs nous réfracte au visage des rais de soleil, obliques et dorés. Pendant plusieurs milles, nous ne survolons que des champs. Les fermes, émancipées des villages, déambulent le long des routes sinueuses qui tracent sur le sol des ratures entrecroisées en tous sens, mais soumises à un certain ordre plus familier à l'arpenteur qu'au simple profane que je suis.

Nous venons de dépasser une petite vallée au fond de laquelle brille un filet d'eau : sous le nom de Rivière-du-Chêne, il va abreuver Sainte-Emélie avant de se perdre dans le fleuve.

Et voici la pleine forêt ! Cette verdure touffue s'étale comme un velours profond, à perte de vue. De longs vallonnements forestiers accourent en grandes vagues, de teintes particulières selon qu'y prédominent les bois feuillus ou résineux. Dès que ces multitudes arborescentes sont avalées par l'espace, sous nos yeux se succèdent encore des marais, jusqu'au moment où les flots verts s'écoulent de nouveau en torrents, dont émergent les petits villages de Vien et de Villeroy entre lesquels nous filons.

Sur la ligne du chemin de fer national que nous croisons près de là se distingue, au travers des sapinières, le floconnement d'un train. Celui-ci, au milieu d'un mystérieux remue-ménage, se dégage des frondaisons et jette des cris aigus que nous n'entendons pas, mais que révèle son halètement vaporeux. Une vraie bestiole rampante qui se consume en une rage inutile ! Et dire que, dans ce convoi-chenille, de pauvres terriens se plaisent à être cahotés, ignorant la volupté d'une excursion reposante dans le ciel.

Nous avons bien, il est vrai, le vrombissement régulier du moteur, mais il devient si monotone qu'il finit par ne plus nous incommoder. Et, même s'il tolérerait une conversation suivie, qui songerait à bavarder dans l'émerveillement de cette odyssée céleste au cours de laquelle l'esprit se complait à mêler aux douces sensations actuelles le charme des souvenirs agréable et des rêves impossibles ?

Mon voisin, toutefois, se penche vers moi en agitant les lèvres. Je suis sourd ou il est muet : je n'entends

absolument rien ! Entre le pouce et l'index je prends les boules d'ouate qui protègent mes tympanes, et me voici tout à coup transporté au sein d'une usine infernale où je perçois difficilement le sens des appels gesticulés qui s'adressent à moi. Là-bas, au bout d'un doigt tendu dans la direction de la ville des Trois-Rivières, je distingue un transatlantique qui descend paresseusement le Saint-Laurent.

—L'aller saluer de près ? Y penses-tu ! As-tu jamais demandé au conducteur d'un rapide de faire dévier le train pour te permettre d'aller serrer la main de ta belle-soeur qui habite au vingtième rang de la côte ?

Et pourtant l'idée a du bon. Quelle expérience intéressante d'évoluer au-dessus d'un paquebot en marche ! Après avoir soumis ce projet à notre camarade qui approuve de la tête et des mains, je risque, à l'adresse du pilote, un billet ainsi conçu : "Vos trois passagers vous sauraient gré de survoler le vaisseau qui s'avance là-bas. Est-ce possible ?" Le pilote fait signe que oui et accompagne son acquiescement d'un sourire mystérieux.

Rassuré et satisfait, je referme mes petites portes d'ouate, grâce auxquelles la bacchanale du moteur reprend les proportions d'un simple bourdonnement de guêpe.

Aussitôt l'avion, au lieu de survoler Manseau qu'il allait atteindre, se dirige vers un lac, que je repère au milieu de la carte déployée sur mes genoux : c'est le lac Saint-Eustache. Qu'il est beau, prisonnier résigné de cette verdure qui l'encadre étroitement ! Le gouffre de feuilles laisse percer la ligne serpentine et bleue de la courte rivière reliant, à quelques centaines de pieds, le petit lac Saint-Charles à son grand frère aîné.

Sans s'asservir aux mille détours de la rivière Gentilly, le pilote coupe les boucles où elle s'attarde, et il pique droit vers son embouchure.

L'aspect du pays change pour un moment : de vert qu'il était, il devient jaunâtre. Ici et là, la moisson est faite, et la glèbe apparaît à travers les champs tondus. On peut remarquer que plus la terre est stérile, plus les fermes sont étendues, car il faut en cultiver plus grand pour nourrir les siens.

Quelques ruisseaux convergent, en serpentant, vers les dépressions de terrain. Une étroite lisière verte épousent leurs contours, serrée elle-même de près par la forêt ou les cultures.

Notre altitude diminue incontestablement, car je distingue les détails d'une belle journée agricole. Des charretées de foin se suivent sur les routes. De lourdes paires de chevaux tirent, dans les champs, des socs encore imperceptibles à l'oeil nu. Des arbres isolés font le pied de grue au front des terres ou cheminant deux à deux le long des "montées". D'autres, domestiqués, protègent et égayent la vieille maison familiale. Des herbes brûlent dans les champs.

L'espace est, à perte de vue, d'une limpidité intégrale.

Nous descendons toujours, et j'aperçois bientôt des groupes disséminés dans la campagne. Des enfants butinent autour de la ruche scolaire. Deux hommes se laissent dépasser, sur la route, par un attelage au pas, qu'aiguillonne une paysanne. Quelques poules picorent autour des étables. Des troupeaux de moutons paissent dans la prairie : ce ne sont pas ceux de Panurge, à en juger par l'allure lente de leurs masses laineuses.

Notre descente graduelle ne diminue ni n'accélère la respiration du moteur. Je suis des yeux l'ombre de nos ailes sur la terre qui monte. Aucun des obstacles ne

l'arrête: ils se prêtent tous à sa caresse éphémère qui s'infléchit sur eux sans jamais s'y briser.

Au-dessus de Bécancour, nous suivons, un moment, la rivière du même nom, qui promène ses eaux avec lassitude et multiplie les détours pour éviter le moindre effort.

L'avion franchit la côte rapide et se mire enfin avec orgueil dans la nappe plombée du Saint-Laurent. Allègre, il incurve davantage sa trajectoire, et l'Ascania, superbe palais flottant, offre à nos regards émerveillés toute son élégante masse effilée, criblée de hublots, sillonnée de ponts, enjolivée d'agrès.

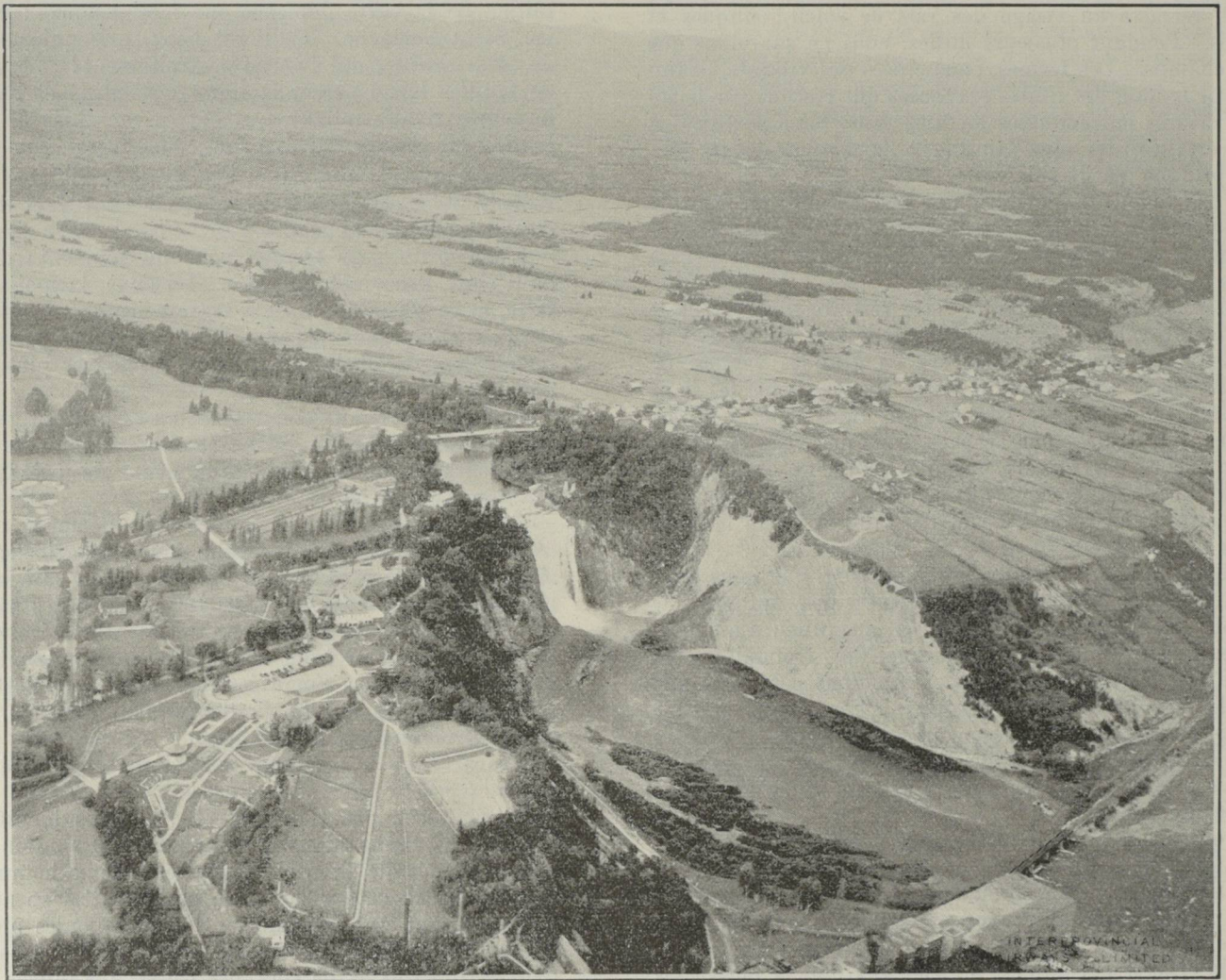
Mais pourquoi le pilote, au lieu de poursuivre sa route, se met-il à entamer une spirale comme s'il allait atterrir? Dès que l'imposant vaisseau a sollicité notre admiration, l'avion s'abaisse encore et commence à décrire au-dessus de lui ses grands cercles d'oiseau. A travers le fluide aérien, nous approchons insensiblement du navire sans éprouver la plus légère secousse, car l'air est si calme que nous y glissons comme une plume. On croirait surprendre une certaine appréhension dans cette prudente lenteur que met l'avion à plonger vers le but: serait-ce l'instinct du frêle oiseau redoutant ce monstre surgi des ondes? Immobile et muet dans mon fauteuil d'osier, je m'étonne d'évoluer aussi facilement sur cette route aux bordures miroitantes du ciel et de la mer.

L'harmonie, la puissance, la majesté qui caractérisent le magnifique vaisseau que nous encerclons de plus en plus étroitement sont beaucoup plus frappantes de mon observatoire ailé que d'un quai immobile. Cette ville flottante, qui émerge et s'allonge sur l'eau calme, est vraiment impressionnante dans toute son envergure.

Le pilote met sa coquetterie à nous en faire admirer les perspectives multiformes. Penché tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, notre oiseau poursuit ses ellipses gracieuses et légères. Tout à coup apprivoisé, il paraît désireux de caresser du bout de l'aile cette beauté imposante dont nous distinguons de mieux en mieux tous les détails.

La mer chavire brusquement, bascule autour de l'axe de notre appareil, et nous avons l'impression d'être précipités dans ses profondeurs. Nous fonçons à tire d'aile sur le transatlantique, qui nous aspire et dont les proportions deviennent trop rapidement colossales, comme ces images que nous voyons, sur l'écran du cinéma, accourir vers nous, grandir, nous submerger, puis s'évanouir soudainement. Le fait est que, du paquebot, plus aucune trace. Mais l'avion se redresse d'un coup de rein, se stabilise et rebrousse chemin.

Avec une maîtrise parfaite le pilote nous a rapprochés du navire, en une seconde, de quelques centaines de
(Suite à la page 18)



LA CHUTE MONTMORENCY — 270 PIEDS DE HAUT — A QUELQUES MILLES
EN AVAL DE QUEBEC

(Photo Canadian Airways Ltd.)

Cliché de la Revue Populaire.

La Côte Nord

CHRONIQUE DE LA MER ET DES GREVES

Par Auguste GALIBOIS

(Suite du numéro de novembre)

Les animaux à pelletterie ne venaient généralement pas nous rendre visite à trois milles au large de la côte, sauf les renards qui, chassant le long des battures, se trouvaient "dégradés" par la soudaine rupture des glaces, au printemps. En général, les animaux à fourrures ne s'éloignent jamais beaucoup des cours d'eau du littoral, mais comme il se trouvait au centre de notre île un lac et quelques petits ruisseaux coulant sur une pente faiblement inclinée on attrapait des rats musqués, ou bien l'on trouvait parfois une "portée" de renards, près des rares endroits couverts de petits arbustes où il nous était possible de dissimuler quelques pièges avec un espoir quelconque de succès.

Nous faisons chaque hiver une abondante capture de lièvres et de ptarmigans (perdrix blanches) et à mon intense admiration d'enfant émerveillé par les prouesses de mon père et de mes frères, se joignait toujours la curiosité d'apprendre d'où venaient ces curieuses bêtes et ces jolis oiseaux.

En été, d'autres événements du même genre défrayaient chaque jour la chronique familiale. Il y avait chaque jour la chasse aux gibiers d'eau : outardes, canards noirs, canards gris, canards eiders, cacawis, sarcelles, huards, becs-scies, etc. Les oiseaux de marécages, bécassines, courlis, pluviers et chevaliers, étaient également merveilleux aux yeux d'un enfant songeur qui n'avait pas d'autres distractions, pas d'autres amusements ni d'autres jouets qu'un pauvre petit bateau de douze pouces à faire naviguer sur les flaques d'eau. Le macareux arctique, que nous appelons "perroquet de mer" et que lord Dufferin, à Reikjavick, prit un jour, à cause de son nez rouge, pour un lapin ailé, m'intéressait aussi, de même que le pigeon de mer.

Au commencement de l'automne 1884, il advint à mon père un événement assez extraordinaire, et que nous considérâmes tous comme une aubaine.

Etant un jour de brume parti pour le large, avec deux de mes frères plus âgés, pour y faire la chasse aux loups-marins, ils furent au retour surpris par un brusque changement de température et assaillis par un gros coup de "sôroit" accompagné d'une pluie violente. Ayant dépassé la Washtameska, la plus éloignée des Iles Sainte-Marie, ils ne voulurent pas prendre le risque inutile de revenir au port en pleine tempête, dans leur primitive barge de pêche, longue de seize pieds à peine, manœuvrée avec adresse, mais exigeant un grand effort physique, à cause des vents difficiles et même contraires.

Connaissant dans la Washtameska, un petit havre de mouillage, une petite baie ou anse favorable quasi-fermée par un îlot qui la protégeait des gros vents, ils décidèrent d'y passer la nuit et d'attendre le retour du beau temps. Ils s'en approchèrent à la voile, en pleine obscurité, et furent fort étonnés de trouver la petite anse obstruée par la présence d'un corps étranger. Même

l'étroit passage situé entre l'îlot et le fond de la baie, — passage que les gens de la côte appellent "un rigolet" — se trouvait entravé, engorgé par un élément encombrant.

Sous la pluie battante, à la lueur de quelques allumettes suédoises qui, comme on le sait, ne sont pas pressées de s'enflammer ni de s'éteindre, mon père voulut examiner la chose et connaître le *sujet* de stupéfaction de mon frère aîné, qui poussait des hauts cris. Il découvrit que c'était, en vérité, un gros... sujet ! Il s'aperçut que c'était une baleine, une grosse baleine de la classe des "ventres souffrés", une "sulphur bottomed" de la plus grande espèce, (*balaena mysticetus*) mesurant vingt-cinq mètres, blessée à mort par un espadon et qui, bondissant par-dessus le petit îlot ou "caye" à demi-découverte, était venue, après mille ans d'existence peut-être, expirer sur le bord de l'île et rendre à son Créateur son âme de mammifère marin en criant au saint Pierre des monstres : Mille ans ! *C'est assez !*

En expirant, elle écrasait sous elle son assassin attaché à son ventre perforé par un éperon aigu, long d'un mètre. Il s'agit ici du poisson épée, "xiphias gladius", connu sous le nom d'espadon, mais que les labradoriens appellent "ménique", je ne sais trop pourquoi, et dont la nature a fait l'ennemi éternel... j'allais dire : héréditaire... de la baleine, en exigeant généralement de lui, comme rançon de sa haine, et sauf quand il est en haute mer, l'obligation de mourir avec sa proie !

La nouvelle de la découverte d'un mammifère de cette taille et de ce volume, pesant, je suppose, trois cents mille livres, (cent cinquante tonnes) fut accueillie à la maison par des manifestations d'allégresse générale. La pêche n'avait pas été bonne cette année-là, jusqu'à cette date du huit septembre, et l'on considéra un tel événement comme un bienfait de la Providence.

Cependant, quelle que fût l'importance d'une telle capture, nous réalisions tous l'embarras qu'elle présentait. Nous n'étions guère outillés pour opérer avec avantage le dégraissage d'un pareil animal ; de plus, il fallait l'extraire de son trou, le faire sortir de l'anse fermée par un îlot, et les circonstances ne s'y prêtaient guère. Il aurait fallu attendre l'équinoxe, les hautes marées de la fin septembre, et de plus courir le risque, en le remorquant vers l'île-du-Navire, de le perdre dans la tempête, vu l'insuffisance de nos moyens de hâlage. Mon père décida de le dégraisser sur place et demanda l'aide des habitants de cette partie du littoral, depuis Wapitugan jusqu'à La Tabatière. Pour tirer quelques profits de cette industrie improvisée, nous avions surtout besoin de barils vides en plus grandes quantités que ne pouvaient nous les fournir les gens de la côte.

L'aide nous vint, cependant, de partout. Je me rappelle avoir vu arriver à l'île-du-Navire et prendre le chemin de la "trouvaille" quelques douzaines de barges pleines de barils et de chaudières. Sur l'île Washtames-

ka, à dix-huit milles de chez nous, la fonte de la graisse, la transformation en huile lourde et grasse, sinon purifiée, clarifiée, raffinée, fut joyeusement mise en train par ce que toute la région possédait de jeunes gens disponibles. Nous improvisions ce qu'on fait depuis cinq siècles au Groënland et dans les Iles Féroé.

L'opération dura plus de deux mois, et à la fin de l'automne toutes nos embarcations et toutes les barges et chaloupes de nos amis sentaient à plein nez l'huile de baleine! Ce n'est pas de la bergamote! L'arôme particulier de ce produit si précieux m'était resté sur le nerf olfactif, quand, trente-cinq ans plus tard, sans avoir dans l'intervalle éprouvé une autre sensation exactement pareille, je vis arriver dans les tranchées de l'Artois plusieurs bonbonnes d'huile de baleine, expédiées en première ligne pour la cure des "flat feet" et de la fièvre tremblante, la fièvre bleue!

Parmi les amis qui vinrent de la Tabatière féliciter mon père de son aubaine et lui offrir un aide quelconque, je me rappelle avoir vu un petit homme trapu, robuste, d'une quarantaine d'années, aux yeux vifs et intelligents, à l'expression aimable et enjouée, au verbe original et imaginatif, un vrai "farceur", dans le meilleur sens du mot, ou si vous préférez : un esprit singulier, drôle parfois, et parfois humoristique, avec une pointe d'amertume burlesque, toujours prêt, comme dit l'autre, à se moquer de tout de peur d'être obligé d'en pleurer. A part ses histoires impayables à l'aide desquelles il faisait éclater tout le monde d'un fou rire, il savait aussi organiser de bons tours, créer de plaisants quiproquos, de savantes méprises, — qu'il dénouait ensuite avec l'art d'un librettiste, sans avoir causé de sérieux dommages à personne.

A cette époque, c'est-à-dire en 1884, il était déjà fort populaire sur toute l'étendue de la Côte Nord, et il le devint bien davantage pendant la période qui suivit, puisqu'il fut pendant quarante autres années mêlé — oui, je dis bien : mêlé — à tous les événements intimes qui se passèrent depuis Blanc-Sablon jusqu'aux Sept-Isles et au-delà. Son nom était Joseph Hébert, ou Jos. Hébert tout court, et ces trois syllabes, prononcées rapidement, faisaient naître sur tous les visages un sourire particulier et le désir d'expédier ou de se faire expédier des lettres, afin d'avoir un prétexte pour le revoir.

Jos. Hébert était depuis 1870 le postillon chargé de distribuer en hiver le courrier depuis la Baie de Bradore jusqu'aux Sept-Isles et vice-versa, mais pendant les deux dernières décades de l'exercice de ses fonctions il avait dû quelquefois se rendre à Québec pour prendre livraison de ses sacs de lettres, circonstances qui l'obligeaient à traverser également le comté de Charlevoix, où il était aussi connu que sur la Côte Nord.

Tout le monde l'aimait et l'appréciait. Non pas qu'il pût inspirer de grands dévouements ou d'inaltérables amitiés de qualité supérieure, sa nature n'étant pas assez profonde pour cela, mais il amusait formidablement ses hôtes et chacun voulait le recevoir et l'héberger au passage. On voulait même le retenir plusieurs jours à certains endroits, mais il ne séjournait guère plus de vingt-quatre heures aux deux ou trois points les plus importants de la Côte Nord et, fidèle à sa consigne, par beau temps ou mauvais temps, il retournait à son cométique, attelait ses chiens esquimaux en jurant pour rire, et repartait guilleret pour la localité voisine, après avoir "monté quelques bateaux" à tous les hommes et embrassé toutes les femmes!

Pour l'introduire auprès de mes lecteurs, et avant de raconter ses aventures multiples, ne pouvant pédantesquement le comparer à quelque personnage joyeux de Rabelais, j'ai longtemps cherché chez les auteurs canadiens les plus réputés : Fréchette, Lemay, de Boucherville, Aubert de Gaspé, Faucher et autres, un "type" qui lui ressemblât décidément; je n'avais pas besoin de faire travailler autant mes méninges ni d'exercer si patiemment ma mémoire; cette ressemblance, je l'avais à la portée de ma main dans l'opuscule de l'abbé Ferland. En effet, c'était Louis-Olivier Gamache en peinture, moins l'usage des procédés comminatoires de la terreur et ses inventions de sorcelleries diaboliques! Et encore!

(A suivre)

Les Jardins Zoologique

(Suite de la page 16)

pieds. Nous voici au niveau de ses immenses cheminées, dont il était possible, tout à l'heure, de sonder l'âme enfumée.

Passagers, officiers, hommes du bord, se sont arrêtés pour suivre nos évolutions. Les ponts s'animent rapidement. D'innombrables couleurs mouvantes s'y jouent en plein soleil. Les bleu marine des uniformes et les blancheurs des complets sportifs, les notes polychromes des toilettes féminines et les quadrillés des culottes de golf, s'entrecroisent et se marient tant bien que mal. Des centaines d'yeux muets se braquent sur nous, derrière des mains qui atténuent les ardeurs du soleil. Des mouchoirs s'agitent auxquels nous répondons. Plusieurs jumelles nous visent également et suivent les sillages d'allégresse dont nous entourons le transatlantique qui file toujours à son allure régulière et impassible.

L'avion s'incline encore un peu pour saluer une dernière fois, et de très près, le géant maritime, et nous fuyons à tire-d'aile vers la ville des Trois-Rivières, dont nous apercevons l'agglomération encore confuse.

(A finir.)

Tél.: ATELIER 2-8715 Une visite est sollicitée
JOSEPH HEBERT
 ELECTRICIEN LICENCIÉ
 Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié
 Poseur d'Appareils à Eau Chaude
 45, RUE DU PONT, — QUEBEC.

Bureau 2-7595 Développement Impression
 Tels.: et Agrandissement
 Rés. 2-1011

W. B. EDWARDS

PHOTOGRAPHIE COMMERCIAL

225, rue St-Jean et 9 rue Buade - QUEBEC

Photographie panoramique. Illustration de catalogue

L'Écho Musical et Artistique

Par J.-Horace Philippon, Avocat

I. — FRANCISONS OU REFRANCISONS !

L'idée d'entreprendre une campagne de publicité pour refranciser la ville et le district nous était chère, depuis longtemps. Nos directeurs, toujours soucieux de conserver à notre Province sa véritable physionomie, ses jolis traits canadiens-français, ont décidé, le 19 novembre, en séance régulière, que cette initiative devait être entreprise par notre Société, sans plus tarder.

Quand ces notes paraîtront, la campagne de refrancisation sera terminée pour nous. D'autres sociétés l'auront probablement reprise ou continuée.

A tout événement, souhaitons que notre population réponde aux appels. Que cesse cette manie d'annoncer, d'afficher en anglais ! Que disparaissent ces innombrables "Lindy's House, ces "Americain House for Tourists", et autres réclames du même genre, qui affichent une véritable faiblesse pour notre race.

Si nos gens voulaient seulement comprendre que le touriste vient ici pour *entendre* et *voir* du nouveau, de l'*inédit*, bref, du *pas vu* ! Il faut donc lui offrir un milieu *différent* de celui dont il s'évade, si nous voulons qu'il continue à nous visiter et que se développe le tourisme.

D'ailleurs, pourquoi défigurer nos demeures et nos maisons d'affaires ? Pourquoi ? Dans l'illusion que les touristes, attirés par l'anglais, achèteront chez nous plutôt qu'ailleurs, où ils n'entendraient et verraient que du français ? Illusion, sans doute !... L'affiche française les attire — c'est elle qu'ils demandent. Ils se feront une joie, au retour, de montrer que tel article acheté en route, a été pris à telle maison française de Québec...

Nous n'avons pas de raisons sérieuses de laisser s'angliciser ainsi, par l'annonce et l'affiche, nos campagnes et nos villes. Et, nous négligeons même, en ce faisant, de considérer que nos propres intérêts nous commandent d'agir autrement.

Ce n'est pas trop tôt. Il y a ici une question de fierté, de patriotisme pratique. Nous sommes ici chez nous, dans cette bonne vieille province de Québec. Or, nous sommes des Canadiens français, et non des Canadiens anglais. Nous n'avons pas, par conséquent, à prendre les us et coutumes d'une autre race ; nous devons rester *nous-mêmes*. Notre Province doit aussi, puisqu'elle est celle par excellence des Canadiens français, rester *elle-même*, et témoigner en toutes choses qu'elle est le centre de la pensée et de la culture française.

Si nos patriotes le comprenaient, s'ils agissaient en conséquence de ce qu'ils comprennent, ils conviendraient sans hésitation que l'annonce anglaise doit à tout prix disparaître...

Les apathiques entendront-ils quelque chose ? Les patriotes du 24 juin voudront-ils y aller de tout leur enthousiasme pratique...

A tout événement, la Société des Arts, Sciences et Lettres a lancé l'idée. Elle aura travaillé — une semaine durant — pour sa réalisation. Elle aura fait ap-

pel à toutes les sociétés, à tous les groupements bien disposés. Des idées... des idées au moins préventives pour l'avenir, auront été jetées...

Les autorités religieuses et civiles, les autorités universitaires et municipales nous auront, en tout cas, donné l'appui de leur autorité, de leur entière approbation, par des lettres ou des messages que les journaux ont reproduits *in-extenso*.

La Société des Arts, Sciences et Lettres remercie particulièrement l'hon. Premier Ministre, L.-A. Taschereau, Son Excellence Mgr Plante, Monseigneur Camille Roy, le très distingué recteur de l'Université Laval, et Son Honneur le maire de Québec, le Lt-Col. Lavigne, pour les encouragements signalés qu'ils ont bien voulu lui donner, dès le début de cette "campagne de refrancisation".

Elle remercie aussi tous les groupements qui se sont joints à elle, par la suite, et qui continueront l'initiative... Par un travail d'ensemble, bien ordonné, "la campagne" portera des fruits. Notre population comprendra qu'il faut à tout prix, aujourd'hui comme demain, garder à notre province son caractère distinctif, sa physionomie française.

"Embellissons nos demeures sans les défigurer." tel était le mot d'ordre suggéré par l'hon. Premier Ministre, dès le début de notre initiative.

Ce mot d'ordre, qu'il soit à l'honneur toujours... chez les Canadiens français.

II. — MAMZELLE BEBE.

C'est une opérette en un acte. Livret de M. Aimé Plamondon et musique de M. Omer Létourneau, créée dernièrement à Québec, au Palais Montcalm. Cette opérette a conquis d'emblée l'auditoire nombreux et select.

Nos amis Létourneau et Plamondon ont droit à nos éloges les plus sincères pour avoir enrichi ainsi notre repertoire théâtral. C'est un genre des plus attrayants, tour à tour, léger et sérieux, qui ne manque pas de plaire et d'instruire.

Nous n'avons pas l'espace nécessaire pour analyser cette oeuvre nouvelle. Nous applaudissons plutôt et de tout coeur à ce réel succès des nôtres, auteurs et artistes.

III. — GALA UNIVERSITAIRE.

Le 25 novembre dernier, jour de la sainte Catherine, les universitaires ont voulu se rendre aimables envers la patronne des jeunes filles d'hier. Ils ont donné, avec un vif succès, une soirée de gala au théâtre du Palais Montcalm. Tout le Québec chic y était réuni et le succès a couronné les efforts de la commission théâtrale de l'Association générale des Etudiants de Laval. On a joué le Docteur Miracle, de Francis de Croisset et de Robert de Flers, pièce en trois actes et cinq tableaux. Plusieurs demoiselles avaient bien voulu répondre à l'appel des étudiants pour remplir les rôles féminins de la pièce. Ajoutons qu'un orchestre très harmonieux, sous la direc-

tion de M. Wilbrod Dubé, a contribué largement à donner de l'entrain à cette soirée.

Il serait trop long d'entrer dans le détail de cette fine comédie musicale, mais qu'ils nous suffise de dire que le sérum découvert par le Dr Miracle pour prolonger la vie humaine de quelques centaines d'années, n'a pas obtenu l'approbation de tout le monde, car il se voit bientôt assailli par des reproches amers et, au moment où il réalise tout le chambardement que son sérum va créer dans le monde et, en particulier, en France, le Dr Dupras s'éveille, car ce n'était qu'un mauvais rêve.

Félicitons donc les étudiants et demoiselles qui ont bien voulu affronter le feu de la rampe, et pour avoir donné à Québec une pièce théâtrale de maître, dans laquelle on sent pétiller tout l'esprit français. Cela repose des vulgarités du théâtre américain et de la monotonie de certains films. Nos étudiants pratiquent encore le vrai genre, qui est le grand genre, lequel assure, chez l'élite de la société, la pérennité de notre origine française avec tout ce qu'elle contient de délicatesse, de raffinerie et de tact.

IV. — LES KIWANIS FROLICS DE 1932.

Depuis dix ans, le Club Kiwanis de Québec donne, chaque automne, une revue. C'est le 1er décembre que le public était invité à cette fête, au Palais Montcalm. Disons immédiatement que les Kiwaniens travaillent et s'amuse, mais qu'ils n'oublient pas ceux qui sont dans la nécessité et, en particulier, les enfants malades. C'est pourquoi ils appliquent toutes leurs recettes à une colonie de vacances, au camp Taschereau, et celles de la dernière revue au soin des enfants restés affectés de la paralysie infantile. La revue de cette année avait pour auteur MM. Aimé Plamondon et Germain Beaulieu. C'est la télévision, en trois actes. La salle de théâtre du Palais Montcalm contenait une foule considérable, et les spectateurs se sont bien amusés, car il y avait une grande variété de scènes où alternaient les dialogues, le chant et la danse. Le premier acte faisait voir le dévoilement d'un monument gigantesque en l'honneur d'un maire perpétuel; le deuxième, nous amenait dans le réservoir du Parc des Champs de Bataille, au milieu de la nuit, alors que les esprits dansent et parlent autour du veilleur de nuit qui s'est endormi; le troisième, est une parodie de la dernière conférence impériale où John Bull reçoit de façon très select les délégués des différentes parties de l'Empire, y compris Rhandi et sa chèvre. Les organisateurs de cette fête peuvent être fiers de leur succès, comme aussi des recettes qu'ils ont dû recueillir et qui serviront à soulager certains enfants, atteints, l'été dernier, de la paralysie infantile.

Si nous faisons ici une critique sévère et plus détaillée, nous pourrions peut-être faire observer que l'on pourrait parfois voiler un peu plus certaines jambes de nos soubrettes québécoises, qui n'appartiennent pas, elles, à un vaudeville américain. Québec passe pour une ville où règnent encore la délicatesse et surtout le respect de soi-même. Grâce à Dieu, nous n'admettons pas encore, dans les places publiques, dans les parcs et sur la scène, le dénudé des plages américaines. C'est là une caractéristique à conserver et nous souhaitons que dorénavant la directrice des danses veuille bien s'inspirer des coutumes québécoises lorsqu'elle sera appelée à enseigner l'art chorégraphique à des jeunes filles de chez nous. Disons, si cela peut la consoler, que les différentes danses organisées par elle ont été fort bien réussies, quant au rythme et à la variété.

Fondée en 1910

Ecole Technique Québec

185, BOULEVARD LANGELIER
QUEBEC.

Prépare aux carrières industrielles
Outillage perfectionné

Ateliers modernes

Enseignement bilingue

CONDITIONS D'ADMISSION AUX COURS REGULIERS DU JOUR.

SONT ADMIS SANS EXAMENS :

(a) **Au Cours Technique**

Les candidats qui produisent un certificat de 8e année de la commission scolaire, de trois années de cours classique, diplôme commercial ou l'équivalent.

(b) **Au cours de métiers**

Les candidats qui produisent un certificat de 6e année de la commission scolaire ou l'équivalent.

Les autres doivent passer avec succès un examen sur les matières suivantes:

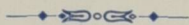
- 1°—Une dictée d'environ vingt lignes et ne comportant pas de difficultés.
- 2°—Une narration (composition sur un sujet simple).
- 3°—Arithmétique élémentaire (fraction ordinaires et décimales, proportions, pourcentage).
- 4°—Quelques questions sur l'histoire et la géographie du Canada.
- 5°—Notions de dessin géométrique.

A NOTER :

Tout candidat doit être âgé d'au moins 14 ans, à la date de l'examen d'entrée et avoir terminé la 6ième année du cours primaire. Il est tenu de présenter un certificat de vaccination.

Province de Québec

SERVICE DES MINES



La Province produit des minerais de cuivre, de plomb, de zinc, d'or et d'argent, une grande variété de minéraux, entre autres l'amiante, la chromite, l'ilménite, la molybdénite, le feldspath, la magnésite, le mica, des ocres, du grenat, du graphite, du phosphate, des pyrites, du quartz et de la stéatite, ainsi qu'une grande variété de pierres d'ornement et de construction.

Le Rapport annuel du Service des Mines pour l'année 1930, publié en quatre parties, contient les rapports suivants:

PARTIE A —

Opérations minières
et statistiques.

PARTIE B —

Région de la carte
Cadillac-Centre, comté d'Abitibi,
par L. V. Bell.

Région de la carte
Cléricky-Joannèse, comtés d'Abitibi
et de Témiscamingue,
par L. V. Bell.

La mine d'or Vénus,
canton de Barraute, comté d'Abitibi,
par L. V. Bell.

Région de la carte
Gaboury-Blondeau, comté de Témiscamingue,
par J. A. Retty.

Exploration géologique de la Côte Nord,
Escoumains à Forestville,
par Carl Faessler.

PARTIE C —

Gisements d'or et de cuivre des cantons
de Dubuisson et Bourlamaque,
comté d'Abitibi,
par J. E. Hawley.

Gisements de molybdénite
du canton de LaCorne, comté d'Abitibi,
par J. E. Hawley.

PARTIE D —

Gaz naturel dans la vallée
du Saint-Laurent, Québec,
par W. A. Parks.

Environs du lac Aylmer,
cantons de l'Est,
par F. Rê Burton.

Gisements d'amiante
dans le sud de Québec,
par Bertrand T. Denis.

Région de la carte de
Lesseps, péninsule de Gaspé,
par I. W. Jones.

Copie de la Loi des Mines et renseignements techniques concernant les mines et les ressources minérales de la Province peuvent être obtenus sur demande adressée au directeur du Service des Mines, Québec.

HONORABLE J.-E. PERRAULT,

Ministre des Mines



ESSENCES
SUPREME

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE
 Employez les Essences **“SUPREME”**
 DANS LE :
 Sirop, Sucre à la crème, Crème Glacée,
 Gâteaux, Gelées, Blanc Manger.

Les Essences
 Fabriquées par :
“SUPREME” Enr., Québec.



Avec l'essence d'érable **“SUPREME”**
 vous ferez un sirop de table délicieux,
 équivalent sinon meilleur au vrai sirop
 d'érable et à un prix très économique.